mémoire plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

32

Dessin de Brouty

Devoir de mémoire, plaisir de mémoire, les mots pour le dire sont essentiellement divers. Comme sont bien différents les souvenirs évoqués. Aussi est-ce une sorte d'anthologie que nous vous offrons, à la veille des vacances, des mots écrits par des écrivains célèbres ou moins célèbres, un passé composé par ceux qui ont connu ces pays et les ont aimés, des rues où la mémoire se fait vivante, gourmande et joueuse. On découvrira certains personnages, on aimera la plume ou le crayon, inspirés par les hommes et les lieux. Les chemins de mémoire nous conduiront à connaître les recettes de beauté des femmes du Maroc, à partager des loisirs tunisiens et à vivre une journée d'Aurès assez particulière. Enfin, brièvement, nous croiserons des mots, des mots de douce nostalgie. Quelle meilleure manière de vous souhaiter un bon été, de bonne vacances.

N° 32. juin 2002. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient

Espace historique 3

Plaisir de mémoire — Jeanine de la Hogue

Écrivain public 10

Matmata — Myriam Harry

L'arrivée à Bab-el-Oued — Lucienne Favre

Chanson Allègre — Jean Brune

Tunis, dans la rue — Georges Duhamel

Le passé composé 21

LA RUE *Aller et venir* — Gabriel Conesa

Les tramways — Guy Bensimon

Marchands de beignets — Yves Thiriet

Les rameaux — Andrée Job-Querzola

LA MER *La Plage la nuit* — Jean-François Grunfeld

La brise de mer — Yves Thiriet

Le plongeon de Cagayous — Musette

LES JEUX *Jeux de jadis* — Louis Cornec

Homme singulier 34

Le baron d'Erlanger — Annie Krieger-Krynicki

Un médecin héroïque — Marie-Claire Micouleau-Sicault

Point livres 40

Repères bibliographiques — Jeanine de la Hogue

Jardin des Arts 42

Ces images qui nourrissent notre mémoire

Les Chemins de mémoire 44

Au Maroc Secrets de beauté — Marie-Claire Micouleau-Sicault

Dans l'Aurès, Un mulet, un assassin — Jeanine de la Hogue

Brève 52

Mots croisés

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot.

Trésoriers : Raymond Albert et Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

actif : à partir de 6 € (40 F), *bienfaiteur* : à partir de 15 € (100 francs), *donateur*: 37 € (250 francs)

Abonnement à *Mémoire Plurielle* : *adhérent* : 13 € (80 F) *non adhérent* : 15 € (100 F).

Le numéro : 5 € (30 F).

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Commission paritaire : n° 0106G.78541 **ISSN** : 1 284-43 221

Plaisir de mémoire

Jeanine de la Hogue

Devoir de mémoire, indispensable nous le savons, mais surtout plaisir de mémoire, c'est notre propos dans ce premier article. La mémoire, c'est un fait, est sélective. Certains craignent d'aborder au rivage de leurs souvenirs. Par peur d'être déçus, ou d'avoir trop de regrets ? Cette mémoire sélective que nous allons évoquer, tout au long de ce numéro, va composer comme une sorte d'anthologie, des morceaux choisis au hasard des années, au hasard d'une écriture complice, un choix un peu subjectif. Mais, après tout, il n'est pas interdit de rêver.

L'amphithéâtre d'El Djem en Tunisie

Rêve de passé, passé rêvé, passé bien réel. Et voici que s'anime un décor de ce passé. Et, dans un décor, des gens de chair et d'os vivaient, aimaient, travaillaient, pleuraient et riaient. Ils vivaient avec une profonde réalité. C'est dans ce théâtre de vie que jouaient des acteurs importants, ceux dont on parlait dans les journaux, ceux qui avaient le pouvoir. Mais, la plupart du temps, on ne les connaissait pas. On les entendait parfois. Et puis, beaucoup plus importants, d'autres acteurs de ce théâtre de vie,

À l'occasion d'un rencontre hippique...

faisaient vraiment marcher le pays, cultivaient la terre, cuisaient le pain, balayaient les rues, fabriquaient le vin, peuplaient les bureaux, conduisaient les voitures, faisaient l'école, tapaient dans des ballons, plongeaient dans la mer, vivaient la vraie vie, celle où l'on aime, où l'on souffre et même où l'on meurt. En somme des gens comme vous et moi, des gens ordinaires et merveilleux que nous aimons dans notre mémoire.

Certains ont décrit cette vie au jour le jour, au petit bonheur de chaque instant. Ces écrivains, il faut les lire, les faire connaître, les détester parfois comme on déteste ce qu'on a trop aimé et qu'on a perdu. Mais ils nous aident, ils sont le révélateur de nos traces, comme un négatif de photo dont sort soudain un vrai décor.

Huguette de Rhummel
artiste lyrique

Peuple du verbe, peuple du geste, tous étaient faits pour la comédie, pour la jouer plus que pour l'écrire. Ils avaient déjà leur décor: des villes en forme d'amphithéâtre ou perchées sur des rochers dantesques, des remparts, des ports intimes ou majestueux, des ruines évocatrices. Leurs villages, presque tous bâtis sur le même modèle, avaient un faux air de western, avec le souvenir de leurs pionniers d'ancêtres. Les villages, voire les villes, qu'ils avaient trouvés en arrivant, culminaient sur les collines ou se coulaient au fond des vallées

et, aujourd'hui où ils ne sont plus que souvenir, participaient à un décor féerique.

La parole, ils en usaient naturellement, avec ce charme indéfinissable, irritant, du verbe méditerranéen, appuyé par le geste, qui pouvait, en un instant, passer de toute la violence du monde à la nonchalance des peuples du soleil. Les lieux privilégiés de cette « tchatche » policée, c'était, bien sûr, le théâtre. Chaque ville, ou presque, même petite, avait son théâtre.

Groupe typique de musique orientale vers 1900

Souvent majestueux, ces théâtres (datant pour la plupart du début du siècle), en général bien construits, étaient décorés par d'excellents artistes. Pour l'Opéra d'Alger, par exemple, le rideau de scène est dû au peintre Charles Brouty, le cadre de scène à André Greck et le panneau allégorique du foyer à Emile Aubry. Ces temples de la comédie accueillaient aussi bien les tournées venant de métropole que des troupes locales moins connues mais tout aussi appréciées ou les fêtes votives, sportives, les patronages.

Ils jouaient Molière mais aussi

Orléansville, la société de musique en 1938

Gringoire de Banville ou *la Parodie du Cid* d'Edmond Brua et, plus tard, *La famille Hernandez* de Geneviève Baïlac ou les pièces contemporaines de la compagnie fondée par Camus.

L'arrivée du cinéma n'a pas interrompu la vie théâtrale. Les ruines romaines, cet extraordinaire décor naturel, accueillaient les pièces classiques (la tournée des villes d'Or) ou des opéras.

Très amateurs de bel canto mais aussi de chansons, de flamenco, surtout dans l'Oranais, les Français d'Afrique du Nord ont été peu inspirés par la composition musicale. Raoul de Galland, Charles Simian furent de ces rares compositeurs talentueux, comme Charles Barlandier, élève de César Franck qui eut son premier opéra, Lélia, donné à l'Opéra d'Alger alors qu'il avait dix-huit ans.

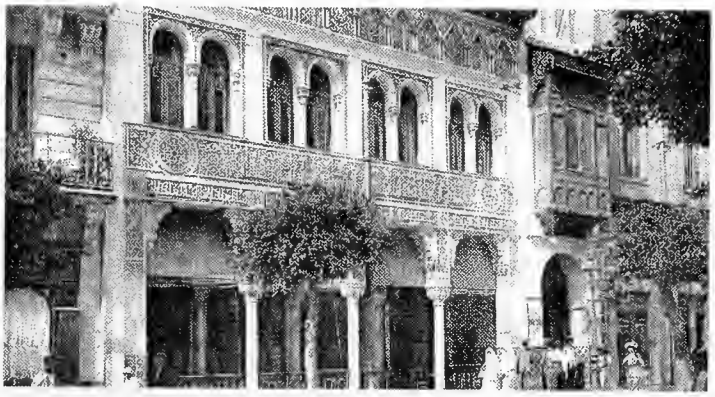
Egalement pleins de talent Léo Barbès, Maurice Pérez, Franck Turner et, plus près de nous, Marcel-Henri Faivre. Certains membres de l'Orchestre Symphonique composaient et donnaient des concerts. Henri Defosse, élève de Gabriel Fauré, chef d'Orchestre des Ballets de Serge Diaghilev s'installa à Alger. Marc Pincherle, lui, était musicologue. Camille Saint-Saëns avait élu Alger comme seconde patrie, créa une grande école de piano que continua avec succès son ami Vincent Llorca. Il mourut à Alger après avoir assisté à une soirée à l'Opéra. Ce même opéra où Ninon Vallin avait créé la *Cantate du Centenaire.*

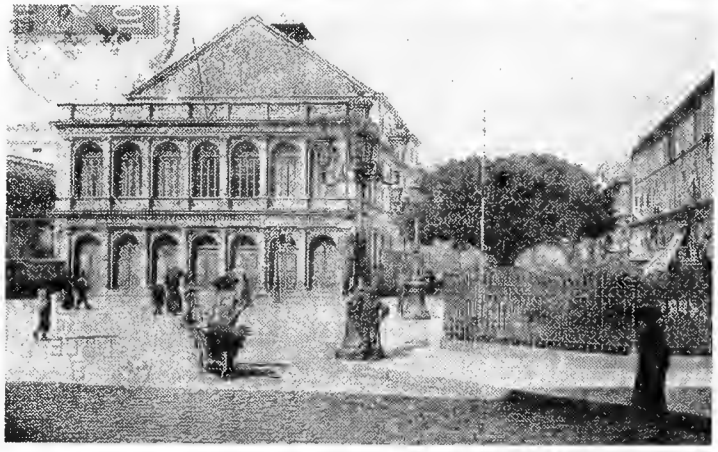
Les rythmes maghrébins avaient leur

L'équipage souriant d'un char de fête

Théâtre impérial d'Alger, Ponsard et Frédéric Chasseriau, terminé en 1853

public et leurs musicologues. Un éditeur Edmond Nathan — Yafil publie à Alger en 1927 un ensemble de 29 fascicules, collection de mélodies, nouba, chansons, préludes, danses, musique transcrite pour des instruments arabes traditionnels. A Tunis, c'est Antonin Lafage qui fait connaître cette musique transcrite pour instruments européens. L'orchestre Mimoun fait jouer des musiciens comme Saassi, Amar, Akli, Mimoun. Des chanteurs comme Mahieddine, Rainette, Daoud ont beaucoup de succès. A Constantine, Raymond Leyris, beau-père d'Enrico Macias, avait constitué un ensemble consacré à la musique traditionnelle judéo-arabe.





De haut en bas :
Boufarik, le théâtre
Alger, l'Alhambra
Bône, le théâtre
Guelma, Théâtre municipal

La radio donnait aussi une grande place à la musique. A Radio-Alger, Lucienne Bouffier, Laure Senti étaient très connues. Emissions lyriques ou dramatiques étaient très écoutées. Et qui ne se souvient du policier du dimanche soir qui faisait frissonner les familles !

En 1942, Alger devenue la capitale de la France libre connut une vie artistique et littéraire importante. Elle eut même ses chansonniers avec les Trois Baudets, Pierre-Jean Vaillard, Georges Bernardet et Christian Vebel (originaire d'El-Kseur et qui vient tout juste de nous quitter).

Au début du siècle et jusque dans les années trente, des corsos fleuris, des batailles de fleurs avaient lieu et permettaient des concours où s'affrontaient les plus beaux chars. Le sport avait déjà ses adeptes, le football, la boxe, la voile, les courses de chevaux, les meetings d'aviation, tout cela très fortement inspiré de ce qui se faisait en métropole. Plus originales étaient les courses de toros, les fantasias dans le bruit du galop des chevaux et des fusils qui crépitaient.

La parodie du *Cid* d'Edmond Brua avec Françoise Fabian, Marthe Villalonga, Philippe Clair.

Mais, en Afrique du Nord, il y avait un dénominateur commun, la mer. Le Maroc a son océan, ses superbes plages du sud, les belles criques rocheuses au nord de Rabat, ses falaises et son sable. Voici ce que Claude Farrère écrivait dans son livre *Mes Voyages en Méditerranées* (Flammarion) : « L'Océan roule contre cette côte marocaine des lames énormes qui arrivent d'Amérique et qui ont eu tout le temps de se développer, de grossir et de s'arrondir pour se briser contre l'Afrique plus formidablement. En sorte que tout le littoral était masqué d'une barre infranchissable ». Majestueux, cet Océan est fascinant. Tous ceux qui ont connu ces plages en parlent avec amour, mais, pour les autres, ceux de la Méditerranée, ils vous diront que, malgré quelques colères, à vrai dire très spectaculaires, leur mer, elle, ne se dérobe pas quand on vient à elle. Elle est toujours là, disponible dans la fraîcheur frissonnante du petit matin. Encore là, dans la chaleur de midi et, le soir, quand tout s'apaise et qu'on n'entend plus que le chuchotis des vagues qui viennent mourir sur le sable tiède et vous baiser les pieds. Bref, l'océan et ses marées ne valent pas, pour ses enfants, une Méditerranée avec ses colères parfois, mais aussi sa beauté, ô mer toujours recommencée comme a dit le poète !

Cela fait partie de ce plaisir de mémoire que nous avons voulu partager avec vous. Cette évocation est bien incomplète, j'en suis consciente. Elle n'a comme prétention que de vous faire sourire, de vous faire souvenir avec un bonheur ténu, une caresse, une ride légère sur le sable de notre mémoire. ■

Photo Odette Goinard

Matmata

Myriam Harry

Journaliste, grand reporter, écrivain, Myriam Harry a beaucoup aimé la Tunisie et y a souvent situé ses livres. Dès 1911, elle était reçue par les autorités à l'occasion du voyage du président Fallières. Ici, elle découvre une région étrange où la population vit sous terre. Elle nous dit son étonnement.

Le lendemain, nous nous mettons en route pour le premier poste du " territoire militaire " au pays des Matmatas, des troglodytes tunisiens, contrée autrefois d'accès si difficile que peu de voyageurs y pénétraient.

A peine la dernière maison de Gabès dépassée, le désert nous happe, un désert pouilleux, poudreux, raviné, sans étendue et sans calme.

Sur une " piste " ouverte dans des tranchées d'argile ou bosselée de bancs de sable, jalonnée par des squelettes d'animaux et survolée par des oiseaux de proie, nous nous élevons vers un haut-plateau rocailleux où se dresse un bordj et se creuse un puits.

Il marque la limite entre territoire civil et militaire. Il devient propre, ordonné, presque souriant avec de minuscules jardins disputés aux rochers et, suspendus comme des bénitiers au flanc de la montagne, que nous gravissons en serpentant. Puis, brusquement, la route descend vers une sorte de plaine encaissée et argileuse où notre guide déclare que nous sommes arrivés, que nous sommes en plein cœur de la capitale des Troglodytes - une capitale de 3.000 âmes – et que nous ferions bien d'arrêter notre moteur, si nous ne voulons pas tomber dans la demeure d'un brave Matmati.

La capitale des Troglodytes ? Une ville de 3.000 âmes ?

On écarquille les yeux. Où sont donc les cavernes creusées dans le roc ? Où, ces êtres sauvages et misérables que l'on se figurait vivre en anachorètes aux parois de la montagne ? Devant soi, rien qu'un ter-

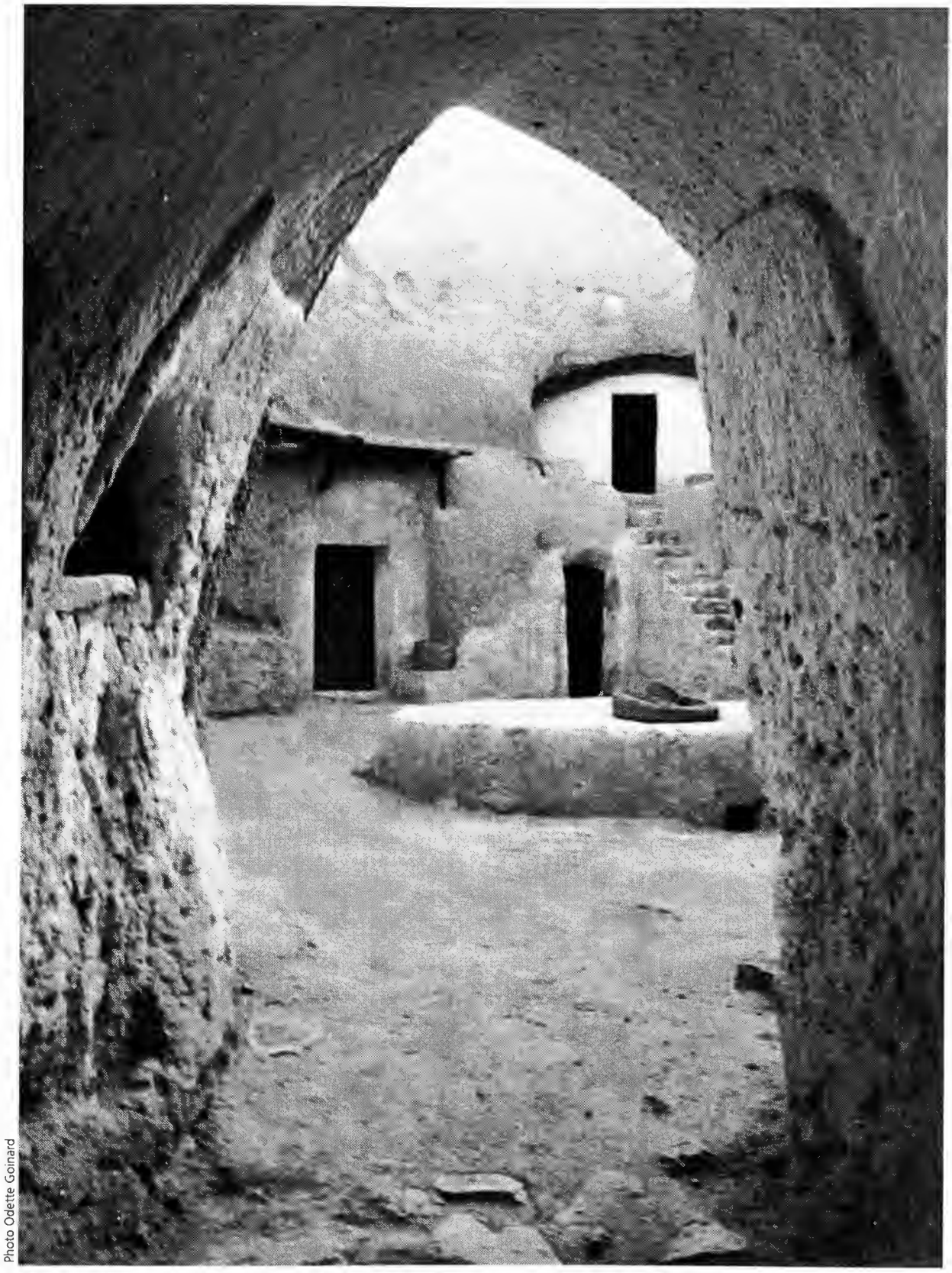


Photo Odette Goinard

Une cour intérieure

rain légèrement bosselé, où s'arrondit, entourée de tombes, une jolie mosquée blanche. Par-ci par-là, un palmier et, tout en haut d'une colline, campé en castel sarrasin, le " bureau des Affaires indigènes " où flotte le drapeau de France.
Mais, soudain, on aperçoit à deux pas un grand trou rond. On y court, on s'y penche. C'est une fosse, profonde d'une dizaine de mètres, au creux de laquelle on distingue tout un grouillamini de bêtes et de gens. Ceux d'en bas et ceux d'en haut se dévisagent. Des chiens kabyles aboient si furieusement qu'ils font trembler le sol perforé, des enfants poussent des cris de terreur et des femmes éperdues s'enfuient vers des ouvertures latérales qui ressemblent à des caveaux.

Plus loin, un autre gouffre circulaire. Les habitants sont, sans doute, en villégiature. On n'y voit personne. Mais du linge sèche sur une corde de fibres de palmier et des poules caquètent sur d'immenses ruches d'alfa, réservoirs de froment et d'orge. Ici, la maison se compose de deux étages ; le rez-de-chaussée, et, au-dessus, les greniers taillés dans les parois du puits, à la façon des chambres funéraires carthaginoises. Par l'ouverture béante, on distingue tout ce qu'il faut pour vivre, jarres luisantes d'huile, chapelets de figues, régimes dorés de dattes.

Au fond d'un autre cirque une vieille femme cuit du couscoussi ; une fillette, les jambes nues jetées autour d'un mortier en cuivre, pile des piments. Un mioche traîne les babouches de son père, au milieu de trois chameaux agenouillés qui, vus en raccourci, ressemblent à des fauves. On dirait une famille tombée dans une fosse aux lions paisibles.

Quand un Matmati a besoin d'une nouvelle demeure, il va dans la vallée d'argile choisir son terrain, y trace un rond, puis commence à forer jusqu'à ce qu'il ait atteint la profondeur qu'il veut donner à son logis, en tenant compte qu'il transformera, peut-être, son toit en jardin et sûrement l'ensemencera. Lorsque tout est déblayé, il dessine dans le tuf les cinq ouvertures de sa caverne (l'une pour la sortie, les autres pour les pièces) et continue à creuser horizontalement, en ayant soin, toutefois, de ne pas faire irruption dans le terrier de son voisin.

Si l'habitation devient trop petite, il taille un second étage auquel on accède par un escalier à poules, piqué dans la terre glaise, et une corde qui sert à vous hisser dans les appartements supérieurs.

Au-dessus de ces excavations, on sculpte des ornements, dont quelques-uns rappellent les stucs fouillés des Sarrasins ; ou bien, quand les visées sont moins artistiques, toute la famille trempe ses pieds et ses mains dans l'argile mouillée et collabore ainsi à des bas-reliefs qui font penser à une opération anthropométrique. Dans une autre pièce, où je pénètre seule, deux femmes accroupies derrière un métier tissent un tapis.

De même, dans les chambres, divans, armoires se percent dans l'épaisseur des murs - et Dieu sait quelle épaisseur ! Un vide-poche, un socle viennent-ils à vous manquer ? Vite, on prend son canif et on

Photo Odette Goinard

Vue « d'en bas », une habitation

façonne en creux ce que les gens de dessus terre fabriquent en saillie. La couche nuptiale, un somptueux lit de milieu, adhère au sol, découpé en même temps que la pièce, et joliment sculpté de colonnettes et d'arêtes, blanchies à la chaux.

Notre ébahissement augmente encore, quand Pluton nous conduit vers une autre aile de son sous-sol et nous montre, avec quelle fierté ! un jeune homme penché sur une machine à coudre. C'est son fils, ancien tirailleur, qui a servi à Tunis et en a rapporté cette mécanique. Maintenant, c'est le grand couturier des « Troglodytes », et il a un travail fou. De toute la région on lui apporte, qui sa gandoura, qui sa chemise, aucun Matmati ne voulant plus porter vêtement cousu à la main.

Et l'on peut faire ainsi à l'infini, de plain-pied, le tour de la ville sur les toits... Une nuée de marmots sortis de terre, - c'est le cas de le dire - nous harcèle de sa curiosité et de ses indiscrétions. Des hommes aussi, drapés de blanc, s'approchent graves et hâves avec la douce lenteur des ressuscités.

Comment ont-ils quitté leur caveau ? Quel moyen les a hissés jusqu'au ciel ? Nous ne voyons ni escalier, ni échelle, ni ascenseur.

L'un d'eux veut bien nous expliquer le prodige, et nous conduit, à vingt coudées de l'orifice de sa demeure, vers un plan incliné au bout duquel s'embusque une poterne... ■

La Tunisie enchantée – Myriam Harry
Flammarion 1932

L'arrivée à Bab-el-Oued

Lucienne Favre

Dans cet extrait d'un roman de Lucienne Favre, on assiste à l'arrivée à Alger d'une famille d'immigrants venant directement d'Espagne, leur espoir, leurs surprises. Instantané d'une histoire quand se construisait un avenir.

La balancelle accosta vers la fin de la journée. La traversée avait été rude et le patron jurait parce que la cargaison avait souffert.

Les immigrants débarquèrent lentement, tâtant du pied l'étroite planche qui menait au quai avant de s'y aventurer. Au sortir de la cale ils avaient les membres gourds et leurs yeux clignaient pour regarder le crépuscule.

Ils étaient pauvres et la ville avait l'air toute en or.

Le reste de clarté stationna un court moment...

Les couleurs semblèrent fixées...

Alger, autour de sa rade, allumait pourtant de petites lumières : jaunes, vertes, rousses...

Les derniers passagers mirent pied à terre...

La nuit tomba...

Ce bateau venait d'Alicante.

Les Martinez, en attendant qu'on vînt les chercher, s'étaient assis sur le quai, groupant autour d'eux leurs colis. La vieille geignait sans cause. C'était sa manière de réagir contre les événements. Le père et les deux filles se taisaient, écoutant ce bruit habituel qui apportait une sorte de lien familier entre eux et les choses étrangères.

Au-dessus de leurs têtes le roulement des voitures, le piétinement des passants faisaient une rumeur confuse.

Plus près d'eux, sur le quai même, dans le coin le plus noir, un Arabe accroupi tirait d'une flûte de roseau trois notes qu'infatigablement il reprenait. Une tristesse sans borne, résignée, sourdait de cette musique et de ce coin noir.

Quand le marin qui devait guider les Martinez parut, tout le monde rechargea tant bien que mal sur son dos, ou sur son bras, sa charge.

Il fallait traverser une partie de la ville pour atteindre Bab-el-Oued, le faubourg d'Alger habité par la colonie espagnole.

A Bab-el-Oued, une vieille cousine devait donner l'hospitalité aux Martinez.

C'était l'heure récréative qui suit la fin du travail et précède le dîner.

Les promeneurs flânaient avec délices —

certains à pied, les autres en voiture. La chaussée était encombrée comme les trottoirs. Cela formait une cohue à laquelle les Martinez vinrent maladroitement s'ajouter, se cognant contre les passants. Défiants et apeurés, ils essayèrent d'abord de faire front, de marcher comme les soldats à l'attaque, sur un rang, en barrant le trottoir. Mais quand ils furent engagés dans la rue Bab-Azoun, étroite, bordée d'arcades sous lesquelles la foule était encore plus dense, il leur fallut rompre et marcher en file sous peine de se faire injurier :

Quels pataouètes !

On riait devant leur émoi de bêtes campagnardes jetées à l'improviste à l'abattoir d'une ville. Le père et la mère baissèrent le front...

Aux lumières, aux cris, aux mouvements, aux protestations qui les étourdissaient s'ajoutait un reste de mal de mer qui décuplait cette sensation d'un tournoiement pénible...

Il semblait qu'ils fussent encerclés par une ronde qui ne voulait pas leur livrer passage.

Ils étaient honteux de leur gaucherie et de leurs costumes misérables parmi ces gens si bien vêtus qui paradaient avec l'aisance que donne l'habitude.

Des Européens aux vestes sombres coudoyaient des femmes claires... roses, bleues, blanches, mauves et bouton d'or aussi... Le printemps avait fait éclore toutes ces parures malgré la fraîcheur du soir...

Maria — la plus jeune des filles — aima ces couleurs provocantes.

Ascension fixait une boutique où les volailles, les fruits, les pâtés en terrine s'amoncelaient.

En avant, le père, la mère et le guide trottaient attentifs seulement à ne bousculer personne.

Les deux sœurs s'attardèrent...

Sous un coup de vent brusque, la flamme des réverbères clignota.

L'air mêla une odeur de jasmin au parfum plus rude et plus sain qui venait du large. Une odeur de jasmin, d'œillet et de violette ! Ces femmes embaumaient comme des jardins !

Elles avaient des ceintures d'autres

Dessin de Brouty

Les arcades de la rue Bab-Azoun

nuances que leurs robes autour de tailles... minces !

Maria se mit à sourire d'un sourire à lèvres entr'ouvertes qui la rendit si belle et si accessible soudain que plusieurs hommes se retournèrent sur son passage. Elle s'arrêta pour remonter sa charge qui glissait sur sa hanche.

Un élégant saluait une femme qui répondit en inclinant doucement la tête.

Des omnibus et des calèches stationnaient ; les promeneurs s'étalaient avec plus d'aisance. La foule se composait d'éléments plus divers : quelques Arabes aux burnous flottants étaient groupés debout, immobiles, ou bien accroupis sur les dalles. Des filles rieuses, dont les chignons échafaudés se paraient d'épingles de cuivre, des ouvriers aux cottes maculées, marchaient vite en laissant le haut du pavé aux flâneurs.

Les Martinez s'engagèrent dans la rue Bab-el-Oued ; on s'y bousculait encore mais il respirèrent avec moins de gêne en se trouvant mieux à leur place dans ce quartier populeux.

Ici les cheveux nus et les bourgerons de travail faisaient nombre. Aux commerces de luxe succédaient d'autres boutiques mal agencées où les piments, les tomates, les barils d'anchois et la charcuterie s'entassaient. Les lumières étaient plus pâles et les hommes, happés par les nombreux cafés, buvaient, debout au comptoir, cependant que les femmes soucieuses, au travers des vitrages, interrogeaient du regard pour connaître si c'étaient leurs maîtres qui s'attardaient là. Certaines rues ouvraient un débouché sur la Casbah qui s'étageait à gauche et c'était une vision rapide d'enfants demi-nus, de filles peintes et de monceaux de légumes et de fruits des marchés en plein vent.

On arrivait aux portes Bab-el-Oued.

Chacun des Martinez posa un instant sa charge à terre pour la fixer ensuite plus solidement. Les jointures des membres leur faisaient mal. Leurs coeurs battaient plus fort à l'idée de l'arrivée prochaine et de l'accueil familial.

Intimidés encore ils entrèrent dans Bab-el-Oued. ■

Bab-el-Oued – Lucienne Favre,
Editions Grès et Cie 1925.

Chanson Allègre

Jean Brune

Dans son Journal d'exil, Jean Brune évoque ses souvenirs et, parmi eux, fait une place à la musique, élément important, vital pourrait-on dire. Voici la musique à Bab-el-Oued, quelques années après le récit de Lucienne Favre.

Dessin de Roger Irriéra

Si l'on consent à schématiser — peut-être exagérément — on peut dire que Bab el-Oued a deux passions : la musique d'une part et, d'autre part, ces repas de Pantagruel que l'on prend en commun sur la plage ou au cabanon ; et que l'on appelle des *cassouellas*. Comparé à ces passions dévorantes, le reste est distraction d'esthète. Et ce reste, c'est un plaisir solitaire de rêveur : la pêche, et deux habitudes de fin de jour : la promenade sur les trottoirs et l'apéritif autour des bars.

La musique est partout à Bab el-Oued. Elle est chanson allègre des guitares ou plainte nostalgique de l'accordéon, le soir, au coin des rues, quand monte dans l'air chaud qui en exalte les senteurs, l'odeur des viandes grillées en plein vent et l'âcre parfum des boissons à l'anis. Elle tombe des balcons ouverts l'été à la brise du large. Elle monte des trottoirs quand Pépète, Vincent, Antoine ou Sauveur s'en vont, comme autrefois à Séville, donner la sérénade à Carmen ou à Dolorès. « Et nous sé mettons, dit Cagayous, à sé loui toquer oune morceau dé mousique, si tant tellement bonico qué lé pétit chien dé Pépète, il sé rémouait la queue del gousto qui ténait ! » La sérénade peut d'ailleurs être une farce ou une vengeance quand un *ouallioune*, évincé ou dédaigné, décide d'aller « toquer » à la belle trop distante un concert de casseroles et de boîtes de sardines.

Dessin de Brouty

... Pourquoi c'est rien du tout de s'monter un orchess
des boites à sardines et des vieux morceaux d'caisse.

La musique est encore harmonica sur la plage et chanson aux étoiles quand, la nuit tombée, Sauveur et Carmencita s'en vont aux Deux Chameaux, à Matarèse ou à la plage des Mouches., écouter l'éternel chuchotement des vagues qui meurent et renaissent sur le sable tiède. Elle est aussi marche désinvolte, vivante et cérémonieuse pour accompagner l'arrivée sur la table de paëllas géantes, fierté des cuisiniers improvisés. Elle est enfin chanson d'amour quand, à l'issue des *cassouellas* pantagruéliques, Pépète et Conception dansent d'un peu trop près sous le regard des vieux que l'effet conjugué de l'anisette et du vin rosé rend indulgents. Mais tout ceci n'est que distraction profane.

Bab-el-Oued cesse de sourire, se recueille et communie dans l'amour de la grande musique. Ici, entre Matarèse, la Consolation et la Cantera, il n'est presque pas un *oualliounе* qui ne sache par cœur les grands airs de *Faust*, de *Butterfly*, de Mme *Angot*, et naturellement de *Carmen*. Il n'est pas non plus de *cassouella* qui ne se termine dans les tumultes musicaux des chansons poussées par des basses ou des ténors improvisés. Quand on donne à l'Opéra les grandes pièces du répertoire, les deux tiers de la salle viennent du faubourg. Enfin la fierté de cette famille Hernandez si spirituellement mise en scène par Geneviève Baïlac, c'est une société musicale dont les membres ignorent jusqu'au solfège, mais dont les concerts sont un régal : elle s'appelle l'*Estudiantina des routiniers de Bab-el-Oued.* ■

Journal d'exil – Jean Brune
La Table Ronde 1961.

Tunis, dans la rue

Georges Duhamel

Georges Duhamel, lui-même médecin, vient à Tunis rendre visite à son ami, Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur. C'est celui-ci qui lui a servi de modèle pour le personnage principal du roman.

D'un geste onduleux, amusé, Louis montrait la rue des Maltais. Elle est mal pavée, modérément large. Un tramway occupe le meilleur de la chaussée. Les automobilistes, les arabatiers, les âniers, les charroyeurs pillent le reste de l'espace, et cela ne va pas sans cris et sans injures. Une foule coassante se dispute les trottoirs étroits : la confuse cohue qui peuple les ports de la mer intérieure.

La vie européenne et la vie indigène s'affrontent là dans le tumulte. Les épiciers djerbiens font fièrement vis-à-vis aux drapiers juifs et les marchands de beignets aux apothicaires. Les traiteurs exposent, en face des modistes aux enseignes ambitieuses, leurs brochettes de foie grillé et des montagnes de confiseries ruisselantes d'huile. Les marchands d'œufs pochés dans la pâte voisinent avec les dentistes, dont la vitrine, maculée de boue, est armée de mâchoires en caoutchouc rouge et d'yeux artificiels que le praticien se vante de poser « à la minute ».

... Chavegrand semblait soudain soulevé d'une curiosité vigilante. Il posait une infinité de questions sur les gens, les choses et les coutumes, sur le boucher détaillant qui donne avec la viande une branche de verdure ou de fleurs, sur les pâtes alimentaires qui, pendues et flottantes, sèchent au vent des terrasses, sur les vêtements, les façons et les outils des artisans indigènes, sur le sens des cris et la nature des odeurs.

Des mendiants se présentèrent et Simon leur distribua de menues pièces. Deux enfants se querellaient dans une venelle.

... Des clients entrèrent. Des juifs riches. On apercevait, dans la rue, leur auto dont le radiateur avait pour bouchon une luisante main de Fatma. Moktar s'empressa de les faire asseoir et leur pré-

Dessin de Roger Irriéra

Boutique de friture à Tunis

senta les disques demandés. Le magasin s'emplit de chants et de tourbillonnante musique. Moktar se montrait soumis, empressé. Chavegrand s'efforçait d'espérer une erreur et de se composer un système d'indulgence.

Les chalands pourvus, Simon sortit par la porte dérobée. Les potiers attachaient sur leurs arabas des chapelets de cruches. Les ânons donnaient des coups de nez dans leur musette pour faire remonter le maigre picotin. Deux ouvriers indolents creusaient un trou, près de la rue, mettant au jour le sous-sol vingt fois pioché de la vieille ville, une terre verte et fétide. Un souffle passa, car Tunis est ville de grandes brises. Un souffle passa, hanté d'azur.

Simon respirait avec force. Il fit quelques pas dans la cour et contempla longuement, d'un oeil absent, l'étalage du brocanteur italien. C'était un homme grisonnant, presque un vieillard. On ne le voyait jamais vendre son étrange marchandise. Les fidèles de la mosquée, leurs prières dites, leur sandale à l'orteil, s'en allaient sans un coup d'œil pour cet éventaire misérable. Le bonhomme fumait presque tout le jour. Ses yeux enflammés se plissaient sur un perpétuel sourire. Jamais il ne prononçait un mot pour attirer les passants.

Simon tendit la main et saisit quelque chose au milieu des débris. C'était une canne de bois peint, une mauvaise canne à pomme de corne.

- Quatre francs, dit le brocanteur en retirant sa pipe.

Simon haussa les épaules et prit les quatre francs dans son gousset. Alors, l'homme posa sa pipe, leva les mains et se prit à parler avec volubilité. Un discours incohérent, mêlé de français, d'italien et d'un jargon farouche, dans lequel revenait sans cesse une prière balbutiante : « Achetez tout ». ■

Tel qu'en lui-même – Georges Duhamel, Mercure de France 1932.

LA RUE

Aller et venir

Gabriel Conesa

Tous les soirs, la jeunesse « faisait l'avenue », c'est à-dire qu'à partir de 6 heures et demie elle se promenait entre le boulevard Guillemin et les Trois-Horloges. Les Trois-Horloges sont une espèce de candélabre à boules de verre blanc coulé dans la fonte torturée de 1900 et qui — de temps en temps — donne l'heure sur trois cadrans. (On nous aurait étonnés si on nous avait dit qu'elles deviendraient célèbres.)

Dessin de Brouty

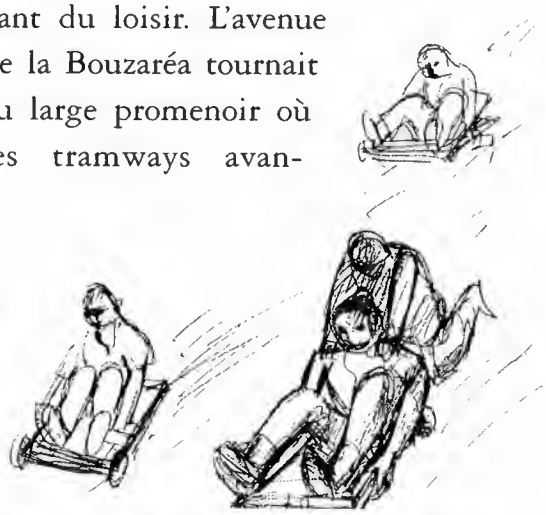
Aller et venir aux trois Horloges de Bab-El-Oued

C'était la vieille habitude espagnole du *paseo* quand, à la fin d'une journée chaude, on sort dans une rue étroite ombragée le jour d'un vélum tendu entre les maisons, et interdite aux voitures comme la calle de Sierpes à Séville, pour aller et venir d'un pas lent et reposé en bavardant. Les garçons vont par groupes et les filles aussi, marchant côte à côte par rangs de trois, quatre et quelquefois plus. Les uns

et les autres se font face dans la promenade, comme sur la plaza Mayor de Salamanque où les garçons tournent dans un sens et les filles dans l'autre.

Alors, à Bab-el-Oued, c'était comme ailleurs le moyen de se regarder droit au fond de l'âme, de se reconnaître. Certains, peu nombreux, toujours accompagnés, appartenaient à cette race enviée des hommes couverts de femmes.

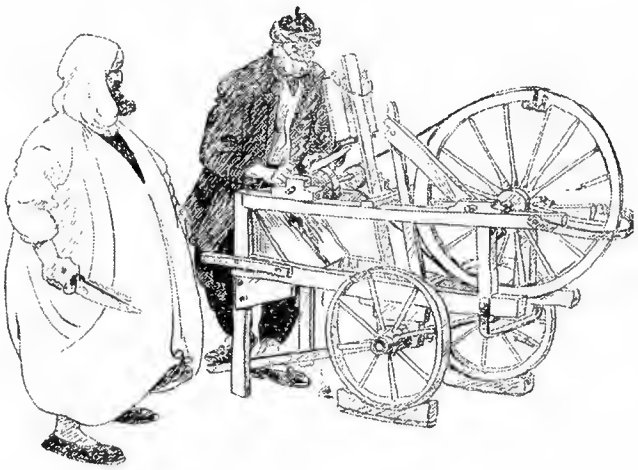
Tout le monde marchait sur la chaussée, les trottoirs étranglés, plantés de ficus torturés, ne pouvant contenir le flot mouvant du loisir. L'avenue de la Bouzaréa tournait au large promenoir où les tramways avançaient à coups de sonnette et de rares voitures à coups de klaxon. On les supportait comme des intrus. Jamais un accident ne se produisait, aucun véhicule ne retournait cette fourmilière.



Il existait une halte presque obligatoire dans ces allées et venues : « Roma-Glaces ». Un glacier italien avait importé de son pays des machines qui, sous les yeux des clients, fabriquaient des crèmes qu'il moulait dans un cornet, vendait dix sous et qu'on léchait en se promenant.

Mais à 8 heures, l'avenue se vidait comme devant la montée d'une inondation. Chacun rentrait pour dîner. Quelques-uns ressortaient et allaient au cinéma, mais ils étaient peu nombreux, car le lendemain il y avait le boulot. L'Algérois n'a jamais été un noctambule. ■

Bab-el-Oued, notre paradis perdu
Gabriel Conesa, Gandini



Marchand d'eau au Maroc

Dessins, Brouty, Irriéra, kleiss

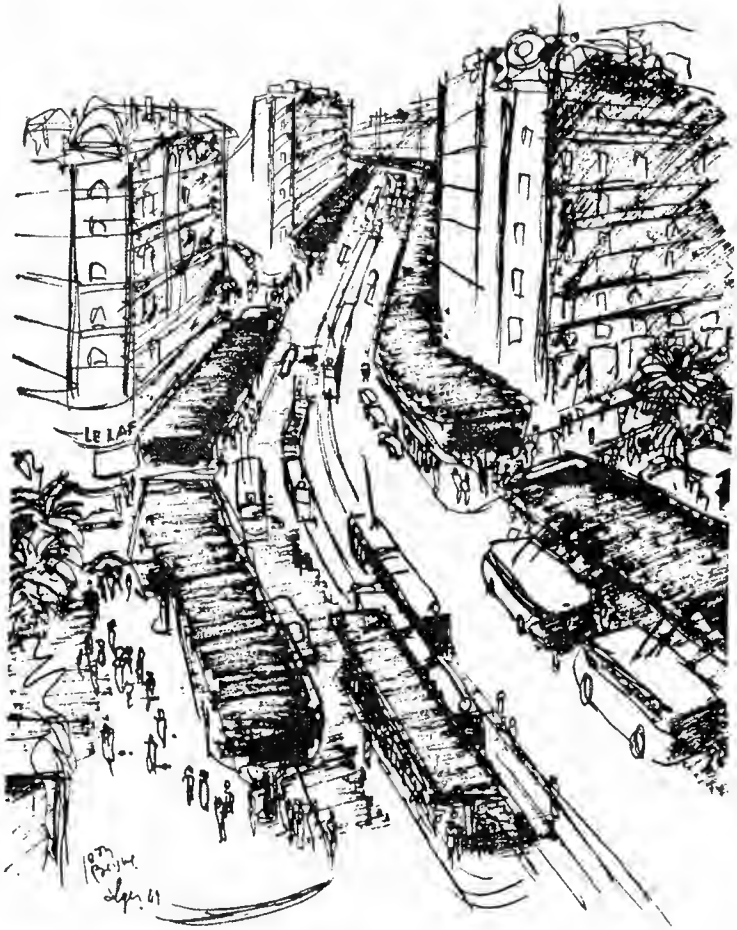
Les tramways

Guy Bensimon

Donc de ce balcon, je voyais vivre ma rue.

D'abord, le vol incessant, merveilleux des hirondelles. Vol d'une grâce infinie toujours renouvelé, ponctué des mille petits cris des oiseaux, traçant des arabesques savantes entre les façades des immeubles et les fils électrifiés parallèles alimentant les tramways.

Merveilleux tramways, monstres antiques, chaises électriques ambulantes à plates-formes surchargées.



Jean Brune aimait aussi les tramways et les dessinait

Comme tous les tramways du monde, à cette époque, ils étaient alimentés en énergie électrique par deux immenses perches terminées par des petites roues à gorge qui glissaient et coulissaient le long des filins tendus au niveau du premier étage.

Et il y avait souvent une perche qui sortait de sa gorge et qui se dressait brusquement vers le ciel comme l'élytre incongru d'un monstrueux insecte.

Alors, avec un énorme hoquet, le tramway s'arrêtait brusquement, bloquant la circulation de la rue dans le brouhaha amplifié de cette ville bruissante.

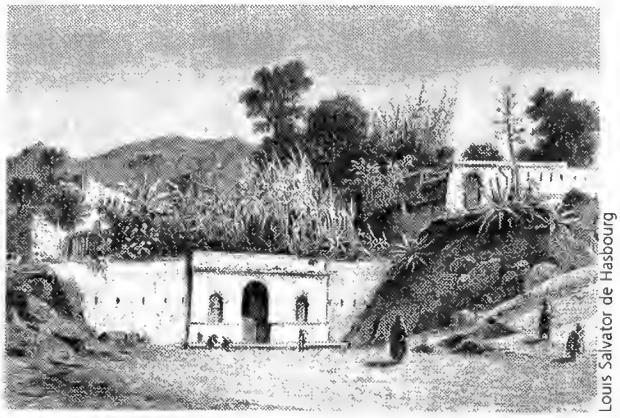
Et le conducteur ou le receveur descendait de son engin. Alors à l'aide d'une longue cordelette, il essayait de remettre la perche à sa place, c'est-à-dire coincer la gorge de la petite roue dans le filin. Il fallait toujours plusieurs tentatives ponctuées d'éclairs électriques, saluées des sarcasmes bruyants des badauds et des rires des enfants, mais aussi des injures grossières du préposé envers le ciel et le matériel. Puis, la perche reprenait sa place et sa fonction, le courant était rétabli, le tramway se rallumait, tout le monde se rasseyait.

Dans son fracas métallique, agrémenté des dring dring de sa clochette, le monstre reprenait sa route, la récréation était finie. ■

Soleil perdu sous le port suspendu,
Guy Bensimon, L'Harmattan

Marchands de beignets

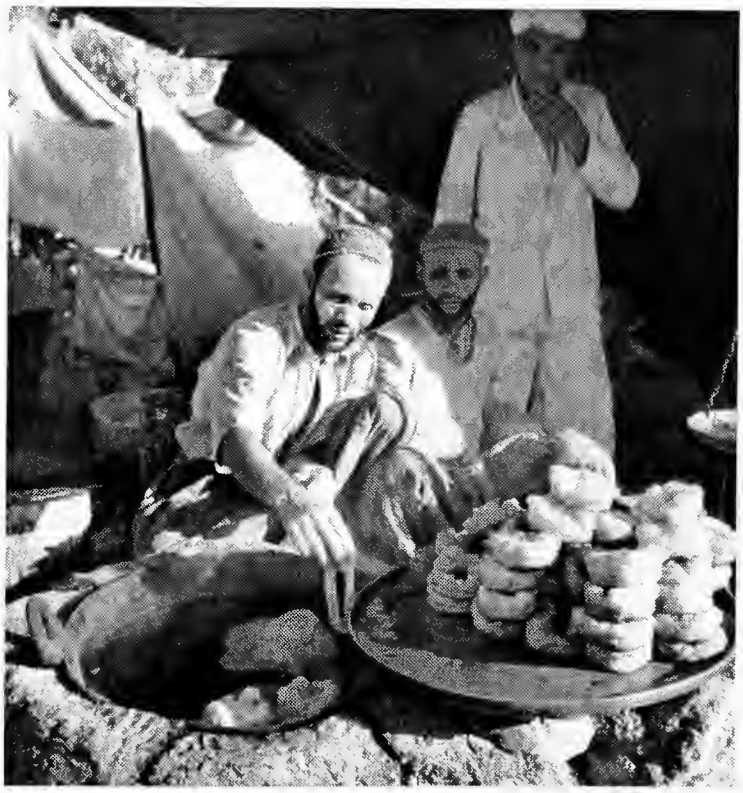
Yves Thiriet



À Bougie, les Cinq Fontaines

Le long du marché s'inséraient quelques échoppes d'artisans et de petits commerçants. L'une avait notre fréquentation assidue : celle du marchand de beignets. Dans sa boutique étroite, toute ouverte sur la rue, il trônait impérialement, assis en tailleur sur son estrade carrelée de rouge et creusée d'une vasque où un large bain d'huile bouillante répandait son odeur âcre.

Pour quelques piécettes trouées, il saisissait une boule de la pâte préparée devant lui, la faisait tournoyer entre ses deux mains pour en faire un disque translucide qu'il lançait, dans une courbe gracieuse, au beau milieu du bain bouillant d'où il émergeait, quelques secondes plus tard, frit et gonflé couleur de soleil. Le pacha trônant le saisissait alors, au bout d'un fil de fer, et nous le tendait, dans un bout de journal plié, pour que nous allions nous brûler bouche et mains sur le chemin de l'école. Le marchand de beignets proposait à notre gourmandise exotique d'autres produits étalés devant ses orteils nus : les *zlabiyas* roses en tortillons arachnéens égouttant leur mélange de miel et d'huile, les *makrouds* de semoule, couleur safran et fourrés de pâte de datte. Mais ma préférence allait toujours à ces *ftaïrs* brûlants dont je retrouve, dans ma bouche, le goût âcre d'huile d'olive bouillante. ■


Le marchand de beignets, un souvenir inoubliable. Ici, au Maroc, à Moulay-Idriss

Retour aux Cinq Fontaines,
Yves Thiriet, Jean Curutchet

Les rameaux

Andrée Job-Querzola

Un rameau chargé de friandises qu'on portait avec fierté et parfois difficulté, c'était la tradition d'aller le faire bénir à la fin de la messe.

Elle marche parmi les autres. Pour suivre les plus grandes, il ne faut pas traîner. Elle a mal aux pieds mais ses chaussures vernies brillent au soleil.

Attention ! le rameau penche dangereusement, il faut relever la tête et surveiller l'échafaudage. Les branches d'olivier, coupées hier par son père, sont nouées de rubans roses. Sa mère a acheté plusieurs mètres de satin pour qu'il y ait des nœuds partout... Pourquoi rose, maman ?.... Parce que tu es une fille ! Sur l'écorce grise, entre les feuilles vertes, partout, s'accrochent les petits oeufs en sucre. Ils tremblent au rythme de la marche.

Translucides, brodés de festons de sucre coloré, ils menacent de s'écraser en poudre sur le trottoir à chaque incartade. Elle résiste, tête haute, bras tendu, à la fatigue de la route. Elle n'est pas sûre de conduire, intact, son rameau à bon port. La messe sera longue jusqu'à la bénédiction. Elle montera alors sur le banc de bois où d'habitude on s'agenouille, le rameau à bout de bras.

C'est sur le chemin du retour, seulement, qu'elles pourront s'amuser. Quelques rubans roses, alors, se défont. Les branches d'olivier balancent. On commence a croquer un œuf en sucre, juste pour goûter. Un autre et un autre encore, avec des rires et des bruits de bouches.

A l'église, la messe des Rameaux fait le plein. Les parents apportent à la bénédiction annuelle un petit bouquet de buis ou d'olivier. Ils le fixeront derrière le crucifix, au-dessus de leur lit, jusqu'à l'année suivante. Les rameaux des enfants, imposants, colorés, font des vagues. Elle avance jusqu'aux premiers rangs, à gauche, du côté des filles. Son rameau pèse de plus en plus lourd. N'empêche, il est magnifique. Elle le serre à deux mains entre ses gants blancs maintenant salis et humides. ■

Le Cornet de jujubes,
Andrée Job-Querzola, Séguier

La Plage la nuit

Jean-François Grunfeld

Mon lit est dans l'angle de la chambre, la fenêtre en face, dans l'axe du mur. Une lune bien ronde y projette un rectangle de lumière blanche qui s'accroche au bord du lit.

Des sons calmes, proches et lointains, me parviennent du dehors, cris solitaires, cris d'appel ou de peur, cris de bêtes que je ne connais pas encore.

Ils me poussent à sortir de mon lit, à me glisser doucement sur la terrasse, à descendre les escaliers, à marcher en grimaçant sur les pierres coupantes du chemin. Je vais vers la mer dont j'entends les vaguelettes rouler faiblement sur le sable. Un murmure doux et las, à peine mouillé, un froissement.

Je traverse l'établissement de bains et je sens crisser le sable humide sur le ciment. Je suis enfin sur la plage immense, phosphorescente, bleu nuit, blanche lunaire, pailletée ou qu'importe, pourpre, indigo, carmin, teintes inconnues qui sonnent mieux à mon plaisir, à la mesure de l'irréelle beauté de la mer, une nuit d'été.

Le sable est tiède. Je le laisse couler entre mes doigts pour retarder le moment ou je vais prendre possession de la plage. Maintenant je marche sur le bord, les petites vagues m'arrivent à la cheville. Là-bas, la tache blanche d'une barque sur le sable. Je retourne en silence vers la villa dont le portail grince légèrement lorsque je le referme.

J'enlève le sable de mes pieds, je m'allonge sur mon lit. Je me sens bien. ■

J'emporterai pas ma coquille d'escargot à la pointe de mes souliers.
Jean-François Grunfeld

La brise de mer

Yves Thiriet

La pratique du bain de soleil était réputée réservée aux francaouis qui, tout à la joie de profiter d'une lumière enchanteresse, reflétée par le friselis ondulant d'une eau calme, aux transparences de cristal, leur prudence endormie par la

brise caressante à laquelle le lieu-dit avait emprunté son nom, se laissaient aller à l'engourdissement sur le sable frais de la plage. À leur réveil, en fait de sable frais, la plage était devenue une sole de four, la peau cramoisie de ces touristes, trop présomptueux pour avoir tenu compte de nos conseils de modérations — mais oui, mais oui, le soleil on sait ce que c'est, on en a aussi chez nous ! — n'était plus qu'une brûlure et il faut bien avouer que ni charité chrétienne, ni modestie musulmane, ni pitié juive, ne retenaient nos quolibets au spectacle ridicule de ces langoustes trop cuites, sautillant sans élégance et avec des cris de douleur à la recherche précipitée de leurs sandales enfermées dans leur cabine. ■

Retour aux Cinq Fontaines,
Yves Thiriet

Dessin de Brouty

Le plongeon de Cagayous

Musette

Mella ! Grande vitesse je me lève les effets, le tricot et tout, et après je me monte le caneçon garibalde que si les camarades y me verraient y se croient je suis le cardinal.

Avant plonger, je me suis fait trois ou quatre souprieux dessur la barre fixe et, d'élan, tchaf ! Je m'ai piqué une mauresque numéro un. Qué chaude l'eau ! De la pissat de cheval, pareille. La planche, la bateau à vapeur, les bracelets, la respiration, tout j'ai fait. Dessur le radeau, vinga de monter, de plonger, d'armonter core, core plonger : la bombe, la ricade, de plat, de pantcha, de pieds, quesque je sais, moi ! Kif en plein jusqu'à trois heures : le Gouverneur y me cire pas les souliers !!! ■

Pochades algériennes

LES JEUX

Jeux de jadis et de toujours

Louis Cornec

Dessin de Jean Benoît

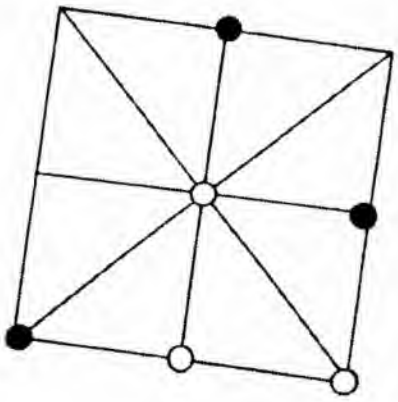
Des jeux d'adresse, des jeux de force, des jeux futés et d'autres futiles, des jeux sotsots, des jeux taquins, des joutes banales et des jeux... interdits marquaient nos vacances de toutes les saisons au village, en divertissements très diversifiés.

Nous n'empruntions rien à l'électronique ni à la cybernétique (pas encore inventées) ni aux nouveautés scientifiques actuelles, car Dame Nature nous offrait généreusement chacun des matériaux qui donnaient consistance à notre jeu, en le plaçant à portée de la main : une pierre, un noyau, une guenille, une planchette, une ficelle, un canif, une ferraille, une antique roue, un cercle de futaille, des os, une vieille corde, un bout de chiffon, « une » élastique...

Nous n'investissions pas la moindre menue monnaie dans l'élaboration de notre plan de jeu, et, au jour le jour, au gré des saisons, selon la hauteur du soleil ou la menace de la pluie, le lieu choisi pour nos ébats, le nombre de compagnons présents — allons-y pour « Tu l'as ! », « Cachecache-mouchoir », « Vice-le-Roi ! », « Chat perché » « Il court le furet » « La Galette au four » « Aux gendarmes et aux voleurs » « Le Ballon prisonnier » « Quinet » « Les quatre coins » « Le chapeau » « Saute-mouton » et « Entention la mère qui arrive » sans parler du sou percé du « sfolet ».

Carré

D'abord bien sûr, l'immanquable carré tracé sur le carrelage, une pierre plate ou le sol nivelé par une semelle de chaussure ; enjolivé par ses deux diagonales et ses deux médianes : à savoir un total de neuf points vers lesquels se promèneront les trois pions du joueur A, face aux trois pions du joueur B, lesquels pions adverses se différencient par la couleur, la nature ou la forme : caillou, bout de bois, tesson, osselet, noyau et même haricot sec contre pois-chiche. Trois pions du même joueur alignés sur un côté (ou une médiane ou une diagonale) c'est une bataille gagnée.



Billes

Celles-ci existaient en terre cuite (dont la peinture

s'écaillait vite), avec des pouces (billes de plus grande taille) en pierre, en acier ou en agate.

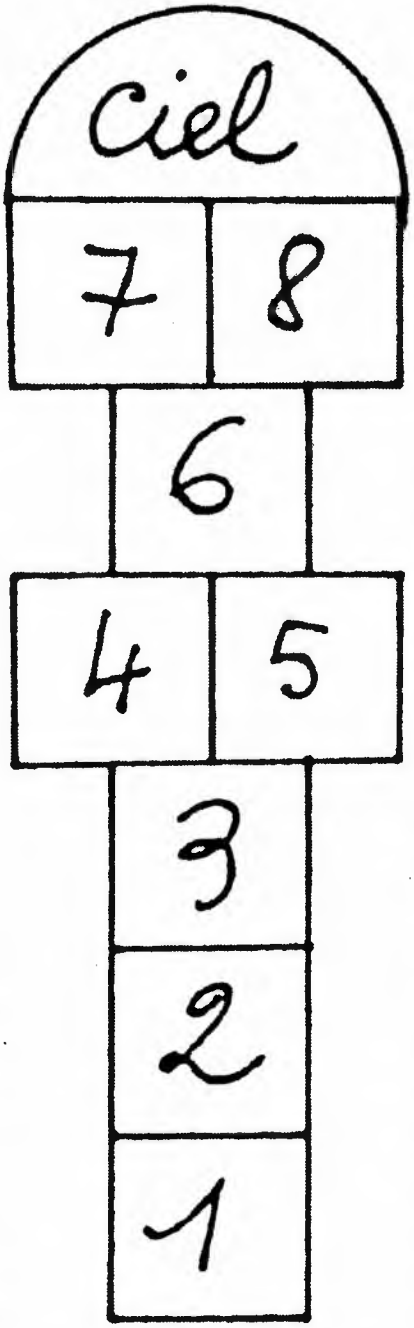
On creusait le trou conique du « pot » on traçait la figure géométrique d'un triangle ou d'un carré (avec une bille à chaque angle et au centre), puis une ligne à ne pas dépasser, de la pointe du soulier ou de l'espadrille...

Et la partie commence: la bille court vers le trou ou vers le but carré ou triangulaire... et il ne reste plus qu'à faire des ravages chez l'adversaire. Le vaincu paie ses dettes en puisant le nombre de billes convenu, dans ses poches lourdes et sonores.

Pour les virtuoses des « binègues », le jeu se complique avec « Le serpent » ou « La poursuite » aux amusantes circonvolutions.

Marelle

La marelle se joue case par case, sur le sol carrelé ou de terre bien soigneusement damée. Le palet est lancé. A cloche-pied, s'effectuent un aller puis un retour entre la « terre » de départ et le « ciel » tracé en demi-cercle allant de la case 7 à la case 8. Ceci dit « pour mémoire », car tout le monde se souvient.



Abricots

Chacun dépose son « tas »: une petite pyramide dont la base se compose de trois noyaux sur lesquels un quatrième tient lieu de sommet. Chacun, à tour de rôle, lance son projectile. Celui qui « déquille » le dernier tas resté intact, a le droit de ramasser la globalité des noyaux. Certains « champions » alourdissaient leurs noyaux à l'aide de plomb introduit à la place de l'amande, le trou rebouché avec du savon.

Une variante de ce jeu remplaçait la construction de tas par un seul noyau peint en noir, vert ou rouge que le jargon enfantin nommait « la mère »: c'est elle qui constituait le but à atteindre, but moins facile à viser (et à toucher) qu'un tas de quatre noyaux; on comprend que ce procédé ait été en général réservé aux seuls virtuoses.

Cerf-volant

Nous apportions toutes nos ressources à la construction de ces O.V.B.I. (objets volants bien identifiés): de l'astuce, de la malice, une bonne dose de débrouillar-

dise. Il fallait quérir la matière première, fendre le roseau, soigner les ligatures, découper la toile légère (à défaut, le papier d'emballage) coller. Pour la colle, nous ne pouvions envisager que la « gomme arabique », arrachée aux troncs des cerisiers ; une colle-à-patience, car elle était longue à sécher.

Le losange enfin terminé, la confection de la queue stabilisatrice -ficelle et papillotes colorées — paraissait un « jeu d'enfant ».

Plus diplomatique était l'obtention d'une bonne et longue pelote de ficelle dont la souplesse assurerait l'essor et le maintien en vol du plus léger que l'air. Restait enfin le réglage du point d'attache au « cœur » du cerf-volant, lequel réclamait — de la part des aérostiers — la plus grande subtilité.

Les osselets

Le plus difficile consistait à se procurer ces petits os de la jointure du gigot de mouton. Il fallait ensuite les faire bouillir et les nettoyer sérieusement mais il restait toujours une vague odeur de mouton. Par la suite, on a fabriqué des osselets en matière plastique. Ayant rassemblé un certain nombre d'osselets, on lançait en l'air un osselet, tandis que, de l'autre main, on « raflait » successivement un, deux, trois osselets ou même plus si on était très habile.

Le quinet

Comme les osselets, c'est un jeu qui ne coûte pas des fortunes en équipement. Le « quinet » est un morceau de bois cylindrique de 2 à 3 cm de diamètre et de 15 à 20 cm de long, taillé en pointe aux deux extrêmes, une « batte » à peine plus épaisse que le quinet (une planchette ou une règle, pas plus de 5 cm de largeur). Le jeu consiste, après avoir délimité le cadre par des cailloux, à donner un coup de batte sur une des pointes du quinet posé au sol qui s'élève alors en tournoyant. Le joueur doit le reprendre, le maintenir en l'air en le frappant à deux ou trois reprises, puis d'un coup de batte définitif, l'envoyer aussi près que possible des deux cailloux servant de but.

Dessin de Jean Benoît

Le métier muet

Pour jouer filles et garçons réunis – ce qui arrivait parfois – quel passe-temps plus agréable que le métier muet. On ne s'y adonne plus aujourd'hui, et c'est dommage...

L'équipe qui « sort « fait choix secrètement d'un métier que l'autre ou les autres équipes auront à deviner. Le chef de l'équipe active annonce à ses adversaires la première et la dernière lettre du nom de ce métier... en tentant de respecter l'orthographe, ce qui – comme on dit aujourd'hui – n'est pas toujours « évident » quand il s'agit d'écoliers.

Chaque membre de l'équipe active passe alors à la mimique des gestes qui se font dans l'exercice du métier à deviner.

Règle absolue : chaque acteur doit rester totalement muet, même si les adversaires essaient de le faire parler.

Si cet incident se produit, l'équipe active doit céder la place et devenir spectatrice. Même processus lorsqu'une équipe spectatrice finit par découvrir le métier.

C'est alors à qui présenterait une profession inhabituelle, capable de laisser les adverses parties admiratives ou béatement pantoises.

La Toupie

Le soleil éclatant faisait chanter les odeurs et chatoyer les couleurs. La quincaillerie à ciel ouvert avec sa profusion d'objets était aussi pour nous une source inépuisable d'émerveillement.

Là, chez « Bouchoucha », nous venions acheter de la ficelle à toupie, qu'il nous vendait au mètre, en tirant une approximative mesure sur ses bras étendus.

Les toupies de mon enfance étaient faites de bois brut ou verni et terminées par un clou puissant.

Mon père avait au visage, depuis son plus jeune âge, au dessus d'un œil, une cicatrice indélébile venant du jet maladroit d'une toupie.

Il y avait deux sortes de toupies, les effilées en forme de poire, presque sans queue, difficiles à manier, mais superbes car elles ronflaient puissamment, et les autres plus grosses, moins hautes, fades et banales.

C'était un art accompli que de savoir enrouler la solide ficelle de coton tressé autour de la toupie, proprement, bien serrée à partir du clou, puis d'un geste harmonieux, puissant, habile, savoir projeter au sol le vibrant insecte de bois, tournant et ronronnant, le clou fiché en terre.

Soleil perdu sous le port suspendu, Guy Bensimon, L'Harmattan

Cerceau

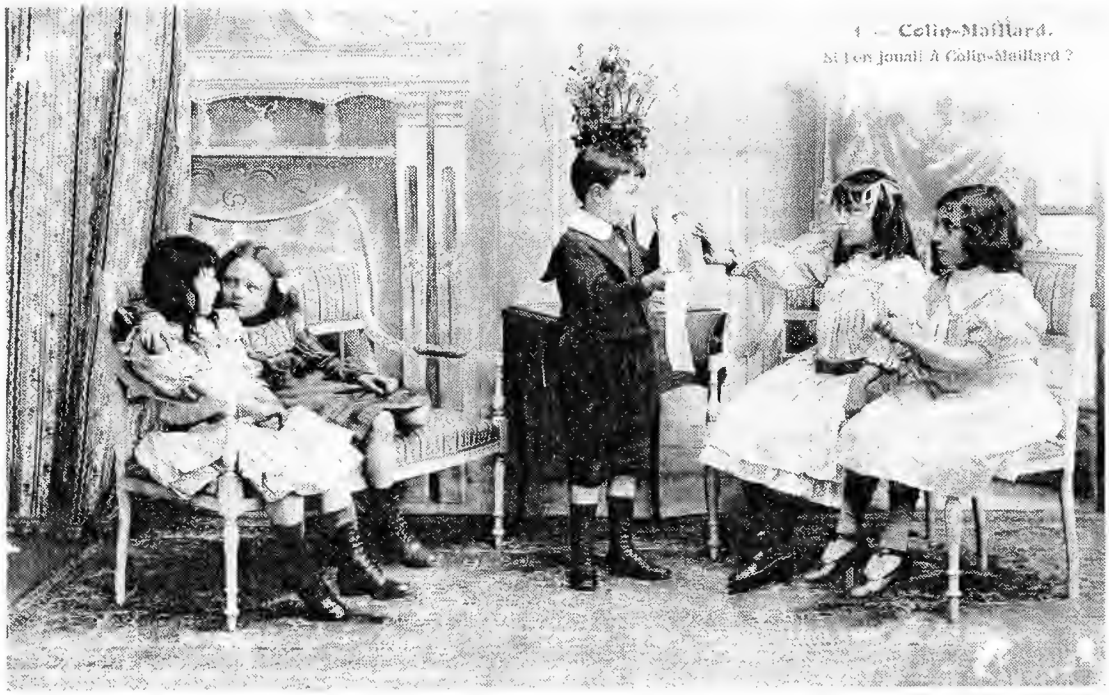
Pour les bambins qui passaient de la marche équilibrée aux premiers pas de course, les marchands de jouets offraient – contre deniers bien sonnants – un cerceau quelque peu fragile : une roue en bois très légère, à quatre rayons ; sur l'axe, prenait position un étrier qui dépassait le rayon et que prolongeait une poignée. En poussant son jouet, le jeune enfant se réjouissait du tintement périodique d'un timbre métallique heurté par un jeu de perles en bois percées d'un trou.

Monté en graine, le bambin devenu gamin en culottes courtes, galoche ou « bata », avait haussé le ton et dissocié roue et élément de poussée : la commande de la roue et les manœuvres appartiendraient désormais totalement à l'utilisateur, qui pourrait ainsi parcourir des hectomètres voire des kilomètres avec son engin, qu'il soit jante de vélo, cercle de futaille ou roue de landau.

Pour poussoir, une ferraille terminée par un U à 90 degrés, qui permettait de « tracer » à toute vitesse, de ralentir, de virer à droite ou à gauche, d'effectuer de vastes cercles qu'accompagnait une cacophonie métallique du plus bel effet. On utilisait aussi un bâton pour donner l'élan au cerceau qu'il fallait évidemment suivre !

... Poires et comptines

Pour savoir qui allait « payer », on



commençait par se mettre en cercle pour « faire la poire ». En récitant une comptine, un joueur désignait chaque concurrent, à tour de rôle, pour chaque syllabe prononcée. La comptine classique (le plus souvent, celle des filles) était : « Am-stram-dram-pic-et-pic-et-co-lé-gram-bour-et-bour-et-ra-ta-dam-am-stram-gram ». Les garçons – peut-être plus belliqueusement – lui préféraient : « Plon-com-bien-faut'il-de-bou-lets-de-ca-non-pour-bom-bar-der-la-villeu-de-Tou-lon-et-cel-leu-de-Ta-ras-con ? ».

Certains employaient aussi « Une poule sur un mur » ou « La souris verte »... et peut-être d'autres, aujourd'hui oubliées. ■

Avec l'aimable autorisation
de Jean Benoît, directeur de la revue
Jemmapes et sa région.

Les jeux de Cagayous

Les billes s'entrechoquaient, les toupies se dandinaient menaçantes, dans le creux des mains sales, et pour une marelle (marraine disions-nous) un saute-mouton ou quelque bruyant fava-vinnnga, on affrontait tous les pensums. Au grand désespoir des parents, qui de l'oeil le plus bourgeoisement indigné contemplaient cette promiscuité du petit garçon " comme il faut... " avec le " gamin des rues ".

Ah bien sûr il était mal embouché le grand Cagayous, comme aujourd'hui son cadet, et comme tous les Cagayous passés et à venir ! Et débraillé, et mal peigné, et morveux, et brutal, et pourri de mauvaises habitudes, telles que : fumer les vieux bouts de cigarettes, manger – digérer même – des peaux d'oranges, croquer avec délices des concombres crus, affoler les moutchous et faire toujours le coup de poing !

Gabriel Audisio

Le baron d'Erlanger

Annie Krieger-Krynicki

François - Rodolphe d'Erlanger naquit le 7 juin 1872 à Boulogne sur Seine. Issu d'une famille de banquiers et de promoteurs immobiliers, alliée aux princes de Faucigny - Lucinge et au comte Nissim de Camondo, il s'installa à Tunis en 1910. Peintre mais surtout ethnomusicologue, il entreprit la collecte et la transcription de la musique orale de Tunisie, aidé par les musicologues A. Baccouche et Al Manhousi.

En 1912, il fut séduit par le village en ruine de Sidi Bou Saïd, du nom d'un marabout marocain du XIIIe siècle. Il était situé à quelques kilomètres de Carthage, sous le Djebel Manar et à la pointe où le Cap Carthage plonge dans la Méditerranée. Entreprenant sa restauration, de son œil de peintre, il saisit les jeux de lumière et d'ombre et imposa une harmonie de bleu et de blanc aux édifices.

En 1915, il obtint du gouvernement beylical un décret de préservation du site et de conservation de l'habitat tunisien traditionnel. La même année, faisant appel à des artisans marocains, andalous et tunisiens, il fit bâtir son Dar Nedjma Ezzahara. Les stucs finement ciselés, les céramiques et les colonnes de marbre sous les plafonds dorés rappellent les splendeurs exubérantes des palais beylicaux.

Mais le grand oeuvre de sa vie fut la traduction et la transcription des mélodies tunisiennes, recueillies dans la medina ou les concerts populaires, ainsi que de la musique arabe traditionnelle déformée et concurrencée par la musique égyptienne. Inspiré par l'ouvrage du baron Carra de Vaux *Traité des rapports musicaux,* écrit en 1891, il entreprit de dégager « les grandes lignes du système rythmique maghrébin de tradition hispano-arabe ». Il distingua, en particulier dans les mélodies tunisiennes, plusieurs formes : la *nawbah malef* (ou *nouba*) qui reproduit les thèmes classiques du XVIe siècle avec une grande tenue littéraire des paroles, mais dont la longueur (près de deux heures) décourageait les musiciens contemporains et qui fut donc simplifiée.

D'autres formes comme le *pesrev* d'inspiration turco-persane ou le *sambar*, turc, commençaient à être délaissées tandis qu'au *basraf* les improvisateurs apportaient des ajouts tunisiens.

Dans son volumineux ouvrage, outre les transcriptions et traductions du Xe au XVIe siècle, Rodolphe d'Erlanger formula une théorisation de la musique arabe en général. Son tome II contient une traduction et des commentaires du *Traité sur la musique* d'Al Farabi qui dépassait les grecs *Kitabu al musiqui al kabir* (260 HJ – 872 apr. JC).

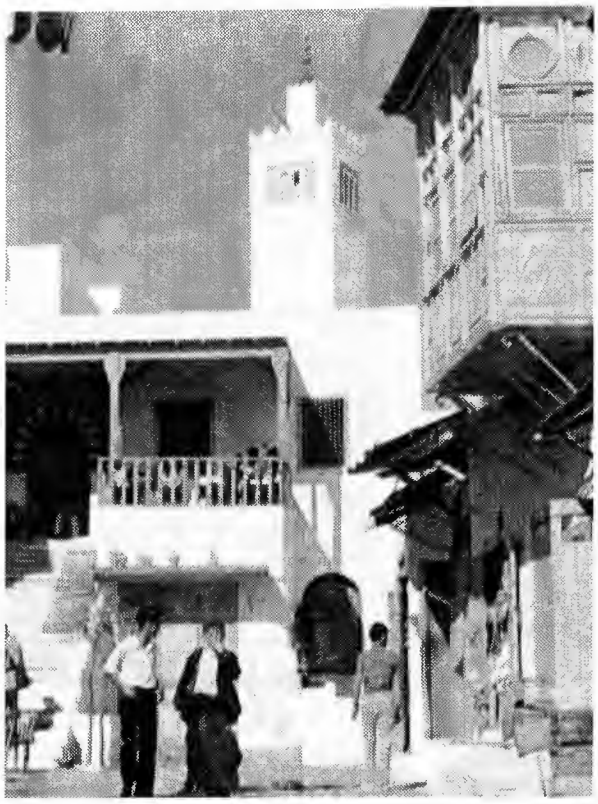
Le Traité de Mathématique d'Avicenne – Ibn Sina – (980 – 1 037) l'amena également à comparer les systèmes grecs et arabes. La théorie grecque des dissonances et assonances fut recueillie par Avicenne, non à partir de la doctrine de Pythagore qu'il jugeait dépassée mais des classifications d'Aristote et surtout des œuvres de Ptolémée (II apr. JC). Bien qu'en fait, ce dernier ait aussi suivi la classification des sons et intervalles venue de Pythagore !

Compositeur lui-même, le baron d'Erlanger a laissé des œuvres inspirées par les théories de la musique arabe classique.

Sa collecte patiente fut publiée en 1937 sous le titre *Mélodies tunisiennes*, hispano-arabes, arabo-berbères, juive et africaine.

Après sa mort, le 29 octobre 1932, à Sidi Bou Saïd où il avait attiré des musiciens, des artistes et des érudits, son palais fut transformé en un Centre de musique arabe et méditerranéenne. Il est le siège de nombreuses et diverses manifestations culturelles. Une collection d'anciens instruments de musique est présentée dans le musée.

Mais son ambition fut surtout de



contribuer à la renaissance de la musique arabe classique dans sa pureté originelle. « Son œuvre posthume, selon son préfacier de l'édition de 1957, M. Al Hannubi al Sanusi, contient des exemples, véritables pièces de musée... Elles ont permis de dégager l'influence des doctrines byzantines hellénisantes en faveur dans les premiers siècles de l'islam tout en reflétant les principales caractéristiques de la musique arabe contemporaine.

Ses efforts furent récompensés car les amateurs de musique classique, séduits par ses transcriptions et sa théorisation, ont ouvert des conservatoires, en particulier au Caire, et créé la société Ar-Rachidia de Tunis.

Bibliographie : Rodolphe d'Erlanger — *La musique arabe.* 6 volumes. Edition Librairie Geuthner, Paris 2001. ■

Le docteur Chatinières
Un médecin héroïque

Marie-Claire Micouleau-Sicault

Né en 1884, le docteur Paul Chatinières avait quarante-trois ans quand il arriva à Taroudant pour en diriger l'Infirmerie Indigène. Il venait de Rabat, via Agadir, avec femme et enfants. Il s'était porté volontaire pour ce poste civil de médecin-chef, demandant en même temps sa mise en congé de l'armée. Il avait atteint le grade de médecin-major de 1re classe, l'équivalent de médecin-commandant.

Le Dr Chatinières parlait couramment arabe et berbère. Il connaissait déjà Taroudant où il avait été une dizaine de jours, en juin 1914, avec le GSM de Marrakech. La ville et la gentillesse des habitants l'avaient séduit alors, ainsi que le rapporte son carnet de route :

« Taroudant est un grand bourg plutôt qu'une ville. C'est avant tout un immense jardin, très cultivé, planté d'oliviers et de palmiers, enclos de hautes murailles crénelées. En parcourant les vieilles ruelles et les allées tortueuses, à travers les jardins luxuriants et embaumés, où chaque détour réservait une surprise, je m'abandonnais au charme des coloris très vifs et changeants et à la joie de respirer à pleins poumons parmi cette végétation généreuse. Des gamins, espiègles et gracieux, nous suivent en nous adressant des sourires et des mots aimables. »

En tant que médecin, il avait été pareillement sensible à l'accueil qu'on lui réservait :

« J'avais installé un dispensaire indigène, où des malades venaient sans cesse me demander des soins, des médicaments ou des interventions » écrit-il encore. « C'étaient surtout des habitants de Taroudant et des cultivateurs du Sous, manifestant tous une très grande confiance dans le médecin, spontanément expansifs et ouverts, de grands enfants rieurs, aussitôt sympathiques. Tous les jours j'avais à opérer des cataractes, des tumeurs superficielles, à appliquer des pointes de feu, à vacciner. »

Alors, n'aurait-il pas eu l'envie de revenir ici, si les circonstances s'y prêtaient ? Et

l'occasion s'est présentée à l'automne 1927.

Homme de décision, le Dr Chatinières ne craignait pas les responsabilités. La chance s'offre à lui de développer une Infirmerie Indigène, avec en perspective la mise en place d'un hôpital.... Revivre avec les Chelleuhs du Sous qu'il aimait, « se donner à eux corps et âme », ce sont ses expressions, et cela pendant quelques années, s'il plaît à Dieu. Voilà le parcours auquel il pouvait penser, à un moment où la situation épidémiologique du Sous ne mettait pas en danger la vie de ses enfants en bas âge: Christian avait sept ans, et Marion quatre.

Il connaissait, évidemment, les risques du métier, ayant une longue expérience de la médecine du bled au Maroc, ce qu'il appelle « l'assistance médicale indigène ».

De 1912 à 1916, il avait sillonné le Sud avec le Groupe Sanitaire Mobile (GSM) de Marrakech; il le narre dans son carnet de route, paru en 1919, sous le titre *Dans le grand Atlas marocain*, préfacé par le Général Lyautey, un livre captivant mais épuisé aujourd'hui.

Le Dr Chatinières, officier du Ouissam Alaouite avait été à Midelt de 1924 à 1927, déjà volontaire, (entre temps, il avait servi dans les ambulances en France, puis dans les services d'assistance d'hygiène en Syrie, au Levant et en Palestine). Il était aussi parfaitement conscient des limites de la médecine balbutiante de l'époque. En Syrie, sa première femme ne survécut pas à la naissance de leur enfant Christian. A Midelt, il ne put sauver un fils en bas âge, né de son second mariage.

Quant aux épidémies, il n'en ignorait rien, comme l'atteste la médaille d'argent du dévouement qu'il mérita au Maroc, déjà, en mai 1912. En outre, le Sous était connu pour être un des points de départ des épidémies de typhus (de peste aussi).

Le Maroc connut, début 1928, une de ses plus meurtrières épidémies de typhus.

Pourtant cette épidémie de 1927-1928, bien présente au Maroc dès 1927, n'atteignit Taroudant qu'en 1928. La maladie s'y développa avec une terrible intensité: 1807 cas furent déclarés dans le Sous, chiffre n'incluant naturellement pas toutes les atteintes, dissimulées ou ignorées.

Le docteur Chatinières, très proche de la population, est atteint, « touché », selon son expression. Intransportable, il mourut dans sa maison [1] de Taroudant, le 9 février 1928. Comme il l'avait souhaité, il fut enterré dans le jardin de l'Infirmerie, Hôpital Mokhtar Soussi aujourd'hui, où sa tombe demeure respectée de tous. Le Frère Pierre Baptiste Le Comte, appelé en renfort, et que le typhus emportera un mois plus tard, fut inhumé à ses côtés.

Après sa mort, il fut cité à l'Ordre de la Nation dans les termes que l'on peut lire sur sa tombe « M. Chatinières Alpinien Ernest Paul, Médecin-Chef de l'Infirmerie Indigène de Taroudant, type accompli du médecin du bled, alliant à une haute valeur morale les qualités d'un grand cœur et un inépuisable dévouement, au cours de la

1. Située dans la casbah à l'emplacement qu'occupe le tribunal de Taroudant aujourd'hui.

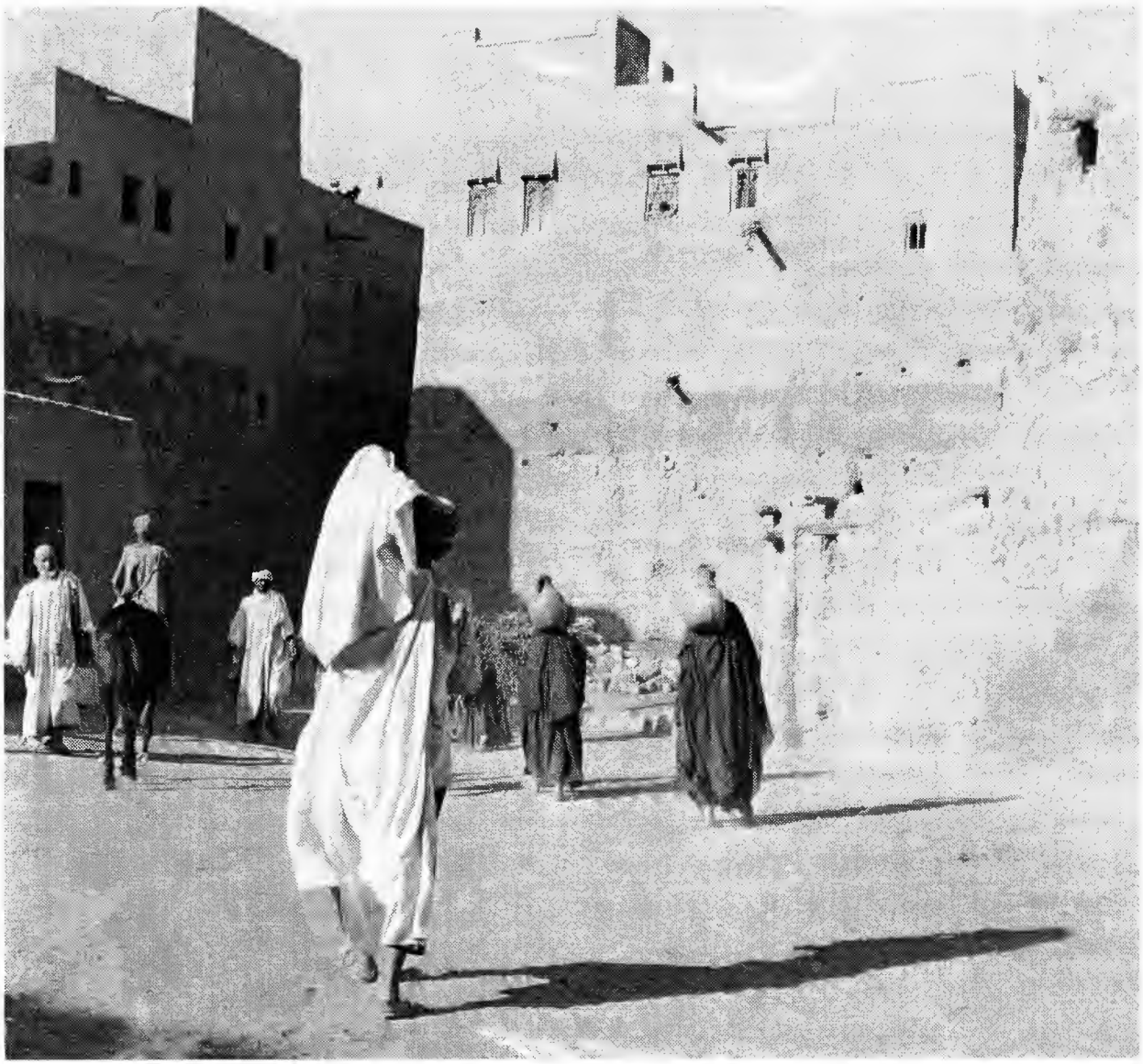


Photo Sicault

Infirmerie de Taroudant, plus tard hôpital Chatignières

Bibliographie :

- *Archives personnelles* : Docteur Georges Sicault

Médecin français au Maroc. Combats en urgence 1912-1956 L'Harmattan 2001 – Marie-Claire Micouleau-Sicault

- *Marochiana* supplément *au Maroc catholique* de l'Evêché de Rabat 1928.

- *Hommage* rendu par Michel-Pierre Roux Dessarps, Taroudant 2001.

grave épidémie de typhus de Taroudant, méprisant le danger qui le guettait, s'est sacrifié sans compter. Est tombé mortellement atteint le 9 février 1928, terminant par un suprême sacrifice une vie de héros ».

Voici la lettre que le docteur Chatinières écrivit à un ami.

Ce fut son dernier message car il mourut quelques jours plus tard.

Le docteur Maurice Gaud était alors

Directeur-Adjoint de la Direction « Santé et Hygiène Publiques du Maroc » (SHP)

Taroudant, le 29 janvier 1928

Mon cher Gaud,

Cette fois je suis pincé par le typhus. Je m'y attendais un peu. Malgré toutes les précautions prises, et j'en ai pris un maximum, il était difficile de ne pas accrocher un pou infecté, la pouillerie à laquelle nous avons à faire ici en est couverte d'une couche grouillante. Nous commençons à en être maître seulement depuis huit jours, mais je redoute que Bazin, plus exposé encore que moi, ne soit pris à son tour.

Je n'ai malheureusement pas eu le temps de faire une provision de sérum de convalescent; je n'avais pas d'ailleurs d'acide phénique.

J'ai fait demander à Gélibert de venir à Taroudant aujourd'hui et de m'apporter de l'acide phénique.

J'en suis à mon 3e jour. J'ai voulu, pendant 48 heures, me figurer que c'était du paludisme ou un accès hépatique. La température se maintient entre 39 et 40° et la langue est caractéristique.

Mon moral est excellent, de ce côté je suis tranquille. Ma femme est quelque peu bouleversée mais très courageuse. Nous envisageons ensemble toutes les éventualités, surtout les pires avec le plus grand sang-froid. Il faut profiter de ce que j'ai encore ma lucidité. Nous ne regrettons pas d'être venus à Taroudant; et qu'au moins tu ne te fasses pas de reproches de m'avoir conseillé d'y venir. Mais, en cas de dénouement fatal, je demande à ton amitié, et je sais que je puis y compter d'une façon absolue, de t'occuper des miens. D'abord pour faciliter leur retour en France ensuite pour favoriser leurs intérêts matériels...

La tombe du docteur Chatinières, photo prise en 2001, au cours d'une cérémonie d'hommage.

Extrait du discours du R.P. Albert Peyriguère aux funérailles du docteur Chatinières (Taroudant). Février 1928

Maintenant l'histoire de son sacrifice. Je dis: son sacrifice, un sacrifice qu'il a nettement entrevu et vers lequel il a marché, le sachant bien et le voulant bien.

Une telle vie ne pouvait s'achever qu'en apothéose: elle s'y était par toutes ses démarches splendidement acheminée. Une telle âme ne pouvait s'exhaler qu'en un soupir de magnifique grandeur: chaque palpitation de sa vie l'y avait préparée et comme prédestinée.

Mais redisons-le, insistons sur ce point: celui que nous pleurons savait qu'il allait à la mort: il l'a regardée en face. L'ayant trouvée cruelle, il n'en a pas eu peur, mais il n'a pas vu qu'en faisant tout cela, son sacrifice le haussait à la taille d'un héros et lui mettait au front l'auréole du martyr. Il a trouvé ça tout naturel. ■

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

L'or des collines,

Jean-Michel Thibaux – *Presses de la Cité*, 18,90 euros.

Voici un roman où s'affrontent deux mondes. Celui des rapatriés d'Algérie avec toute leur peine, leur rancœur, leur désir de refaire leur vie et, d'autre part, le monde de ceux qui voient arriver « des étrangers » sans vouloir comprendre que ces hommes et ces femmes sont des Français comme eux et dont souvent les ancêtres venaient de Provence. Cette province qui sert de décor à une histoire de haine d'abord. La haine entre deux hommes aux caractères semblables et qui sont prêts à sacrifier leur famille plutôt que leurs principes. Ames sensibles, soyez rassurées, l'amour triomphera de la haine.

Soleil perdu sous le pont suspendu,

Guy Bensimon. *L'Harmattan*. En sous-titre, *Une enfance à Constantine*. L'auteur, médecin, est né à Constantine et en est resté marqué « Mon enfance était cernée de petits ânes écrasés de couffins, éblouie d'une lumière à peine tolérable et parfois irréelle, enchantée d'odeurs vraies alternant le sublime et l'immonde... Rien n'est gratuit, tout souvenir masque une blessure ». Et aussi « La vie calme, paisible, immense et mystérieuse était devant moi. J'y mordais à belles dents sans angoisse. Je crois bien que cela s'appelait le bonheur ». Voilà un livre de souvenirs comme on aimerait en lire souvent.

Le passé refleurit toujours comme les cyclamens du Bou Kornine.

Claudine Jacoponelli – Caleca, *Mémoire de Notre Temps*.

« Ce n'est pas un roman que j'ai voulu écrire, mais une sorte de journal relatant quelques moments de notre vie en Tunisie, dans le but bien précis de laisser à mes petits enfants, à ma famille, aux amis et à tous ceux qui liront ces pages, un récit authentique dans lequel ils pourront trouver un aperçu sur la vie des personnes de notre génération, en Tunisie...

Comprendre les traits de caractères, la façon de penser, de raisonner, celle de parler et de vivre qui sont restés les nôtres ». Message reçu chère Claudine Caléca et merci pour ces pages chaleureuses et sincères.

Le cornet de jujubes,

Andrée Job-Querzola, *Seguier*, coll. Racines.

« Voix de mon enfance – Voix de l'enfance buissonnière – Voix des vacances, loin de la discipline et de l'harmonie de l'école... Etés torrides, siestes estivales.

Dehors, le feu blanc, les vibrations de l'air immobile, le poids du silence. Longtemps, je n'ai pas voulu me souvenir de l'Algérie... J'ai mis longtemps à me réconcilier avec mes souvenirs. » La réconciliation a lieu avec les mots du souvenir. Des phrases courtes, heurtées qui frappent, qui marquent. Une enfance restituée, pour notre plaisir.

Les Insurgés arabes internés à Calvi,

Luc Tricou, préface de Roch, Albertini – *Imprimerie bastiaise*

Les Nationalistes malgaches détenus à Calvi,
Luc Tricou, maquette et composition Carole Moioli.

La famille royale marocaine en Corse,
Luc Tricou, maquette et composition Carole Moioli.

Luc Tricou, que l'histoire passionne a écrit ces trois récits de séjour en Corse, séjours pas exactement touristiques. Pour chacune de ces « villégiatures », il étudie les causes, analyse le contexte et déroule les événements. Assez peu connues, ces histoires sont fort intéressantes et souvent illustrées de cartes postales inédites. Rappelons que Luc Tricou a fondé et préside une association de cartophiles, association très dynamique qui édite un bulletin trimestriel. Les trois fascicules peuvent être commandés directement à Luc Tricou, U Carubellu 20250 Calvi au prix de 15 euros.

Mahomet et les cinq premiers califes,

Claude Monnot, *Mémoire de notre temps*

Avant d'aborder réellement l'histoire des cinq premiers califes qui, en réalité étaient six, nous dit l'auteur, Claude Monnot préfère nous plonger dans le contexte historique et il a bien raison car le contexte est si complexe que nous pourrions nous y noyer. Après avoir décrit le pays, c'est-à-dire l'Arabie et sa géographie, nous abordons l'histoire assez confuse à vrai dire mais fort bien racontée et ce n'est qu'au chapitre X que nous rencontrons les premiers califes. Cet ouvrage, très documenté ne se raconte pas aisément. Le mieux me semble d'en faire une lecture attentive et de se laisser prendre par l'intérêt du texte.

Les Menir, une famille sépharade à travers les siècles

(XIIe-XXe siècle), Béatrice Leroy, *Atlantica*, 15,50 euros.

« Les Sépharades sont tous ceux qui ne sont pas Ashkénazes ». Définition un peu simpliste, mais que l'auteur va charger de toutes les complications historiques qu'elle mérite et d'abord un grand trait commun à tous ces peuples bien différents, « leur famille méditerranéenne, demeurée juive malgré tous les avatars de l'histoire et toutes les tentations pour « passer » dans les autres sociétés. D'un bord à l'autre de la Méditerranée, d'une ville à l'autre, cette famille a une même histoire faite de longues haltes, entrecoupées brutalement de départs ou de transferts ». Quelle meilleure manière de parler de ces Sépharades que de le faire à travers une famille. Chaque génération de Menir s'épanouit dans un milieu social et géographique différent, tous spécifiques de l'histoire sépharade. En suivant les jalons de la diaspora, c'est avec les Menir que nous apprendrons l'histoire. Fort intéressant.

Notre ami Maurice Faivre nous parle d'un livre qu'il a aimé.

Saint Augustin,

Serge Lancel. *Fayard 1999*

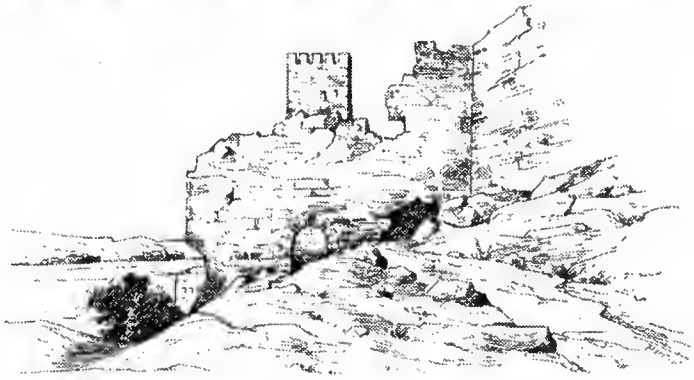
Professeur émérite à l'Université de Grenoble, Serge Lancel est connu pour ses travaux sur Carthage et sur l'Eglise d'Afrique du Nord. Il nous livre là une véritable somme sur la vie et l'œuvre de Saint Augustin, qui n'intéresse qu'accessoirement l'histoire militaire, en ce qui concerne la répression des circoncellions, la prise de Rome par les Barbares et l'occupation de l'Afrique du Nord par les Vandales.

On ne peut qu'être impressionné par l'évolution intellectuelle d'Augustin, passant de la philosophie de Ciceron au manichéisme, avant de se rallier au christianisme latin. Organisateur du monachisme, inventeur de l'autobiographie, polémiste virulent contre les hérésies et les schismes, rassembleur des conférences de Carthage, théologien de La Trinité et de la Cité de Dieu, docteur de la Grâce et du libre arbitre, tels sont les aspects d'une personnalité hors du commun, qui alimente encore de nos jours la réflexion des philosophes et des théologiens. ■

Voir suite de la bibliographie dans le supplément

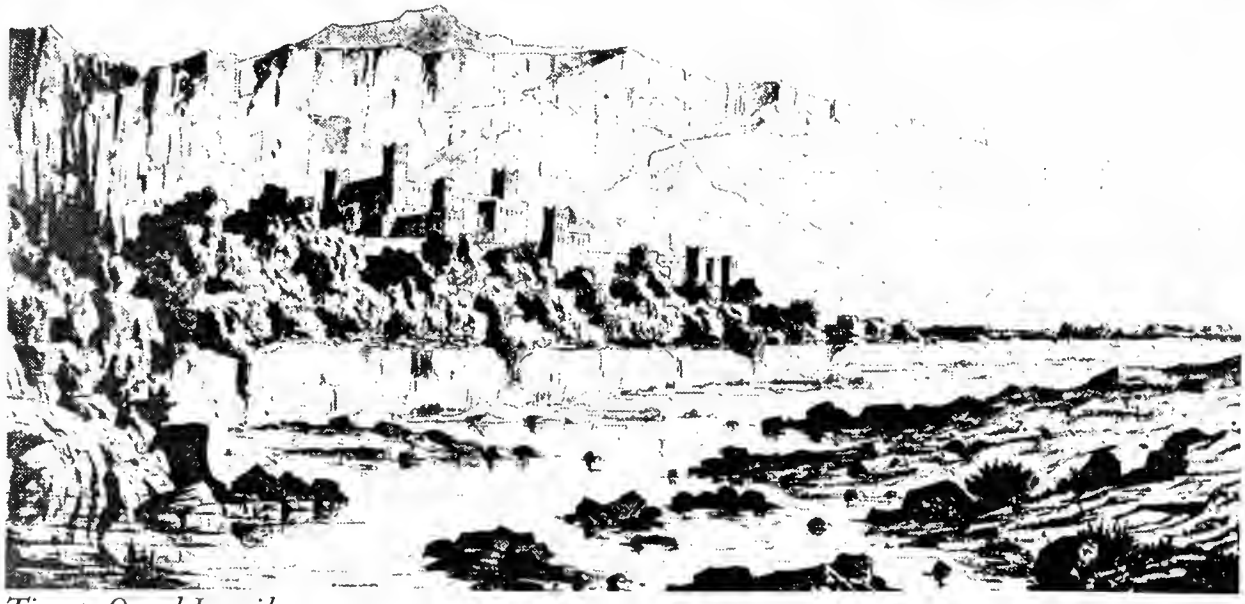
Charles de Foucauld a entrepris et réussi un voyage difficile au Maroc, d'où il a rapporté non seulement des textes intéressants mais aussi des dessins remarquables. En voici quelques-uns tirés de l'ouvrage *Reconnaissance au Maroc 1883-1884*.

Vallée de l'Oued Dra

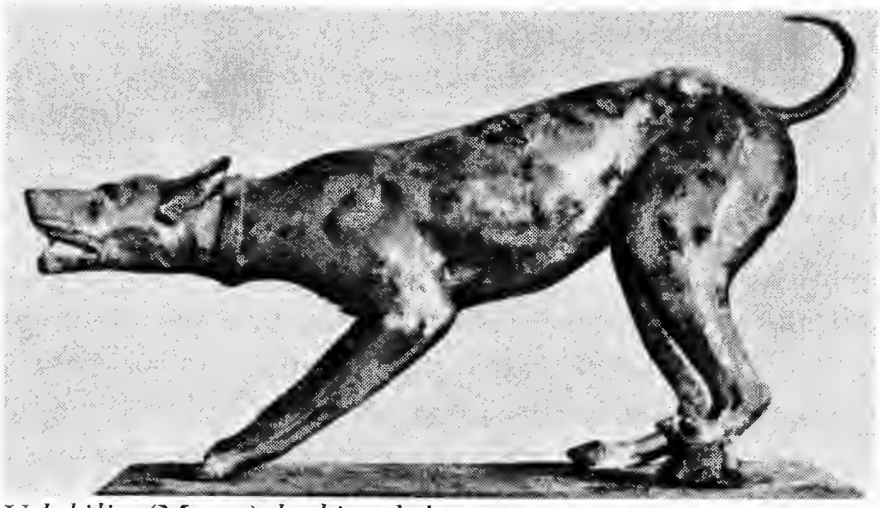


Ancienne porte de l'enceinte de Tasgedit

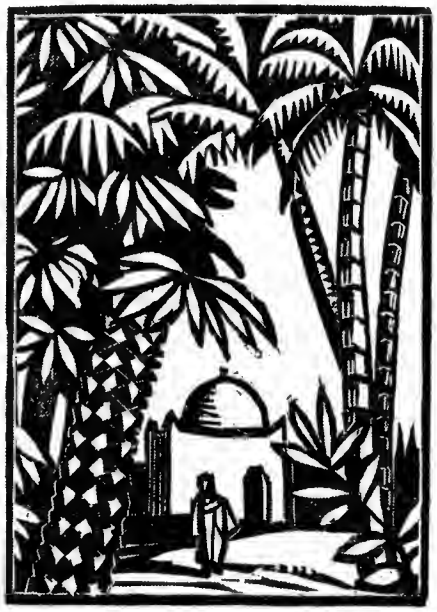
Hartania de Tisint



Tigert, Ouad Iounil

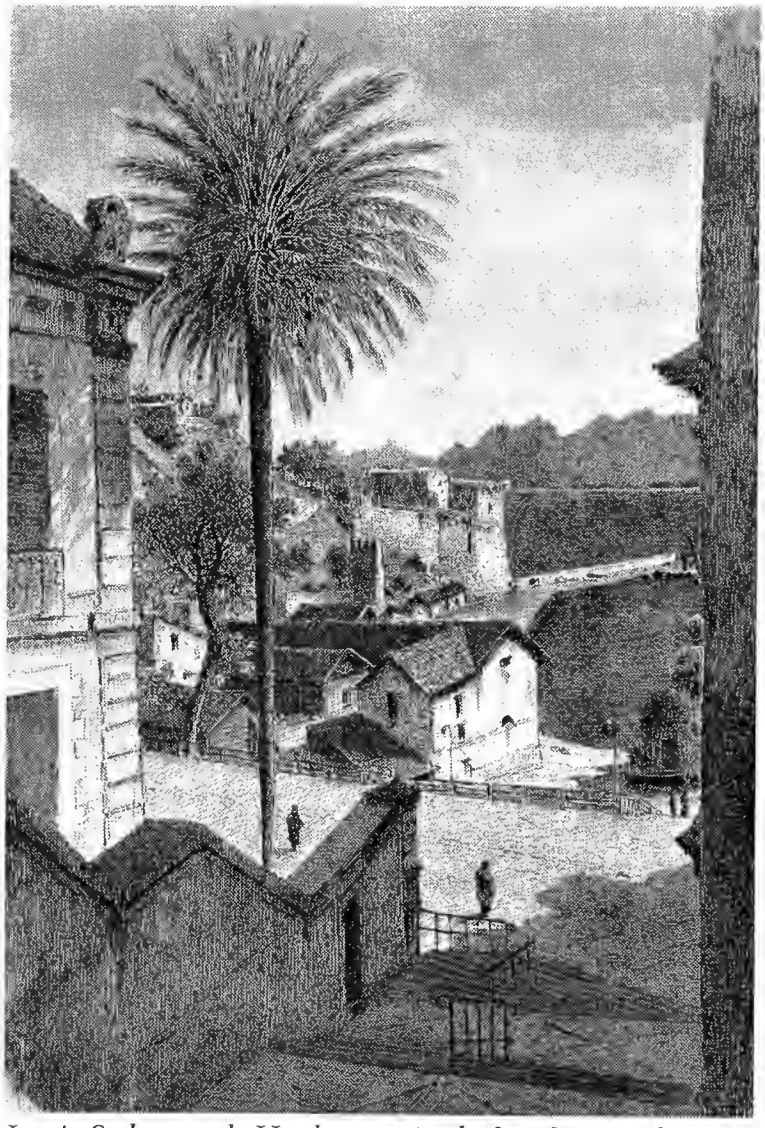


Volubilis, (Maroc) *le chien de bronze*



Gravure sur bois
de Morin-Jean Hallo

Sculpture, gravure, dessin, toutes les formes d'art se rencontrent et viennent nourrir notre mémoire.



Louis Salvator de Hasbourg, Archiduc d'Autriche

Au Maroc Secrets de beauté

Marie-Claire Micouleau-Sicault

C'est un voyage initiatique dans un univers privilégié et secret, où se mêlent tous les bonheurs sensuels : le chatoiement des couleurs sur les mousselines et les brocarts, le toucher plein et ferme des masseuses dispensatrices de bien-être, les volutes parfumées des vapeurs du hammam où les essences de myrrhe, de rose et de fleur d'oranger viennent effleurer la peau satinée des baigneuses ointes à l'huile d'argan. Cet univers, si secret soit-il, est depuis longtemps partagé par la civilisation occidentale qui a su de tout temps aussi bien donner que recevoir. Les Françaises aimaient et aiment toujours fréquenter ces temples de la beauté que sont les hammams, et nos modernes thalassothérapies et remises en forme sont-elles si différentes de ces pratiques orientales ?

Les femmes marocaines suivent tout un rituel qui n'est pas forcément celui des autres pays de l'Afrique du nord. Depuis leur plus jeune âge elles sont préparées à ce plaisir de s'occuper de soi pour soi. Mais le rapport au corps, d'essence divine, s'exprime aussi bien dans les valeurs du sacré que dans la pratique quotidienne. C'est la transmission des secrets et des recettes de génération en génération. Les mères, les filles, les sœurs prennent soin les unes des autres. Le rituel, la cérémonie se confondent avec la quête de la beauté.

« De ses cheveux élastiques et lourds
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,
Une senteur montait sauvage et fauve.. »
(Baudelaire, le parfum)

Le prophète Mohammed affirmait que les parfums fortifient les sens et permettent un rapport harmonieux au monde. Les caravanes arabes apportaient au monde les épices, l'encens, la myrrhe, le musc. Les Arabes maîtrisaient le commerce de tous les produits odorants. Ils les vendaient aussi cher que les pierres précieuses ou les soies. Le parfum avait une dimension sacrée : par exemple, on utilisait la cannelle pour parfumer les enduits qui servaient à la construction des mosquées. Au Maroc comme au Proche-Orient, le parfum invite à l'offrande et permet d'approcher, au-delà du visible, le sacré, le divin. Les hôtes sont accueillis dans les maisons par d'enivrantes volutes de myrrhe, d'ambre ou de fleur d'oranger. Dans les kanouns brûlent les racines et les bois odorants.

« Il n'y a aucune cérémonie importante, aucune invocation de djinns sans qu'il soit indiqué d'y brûler tel ou tel parfum, les sept

parfums, le benjoin blanc, le benjoin noir, la résine d'élémi, le bois d'aloès, la coriandre et le styrax mettent les esprits supérieurs au service de ceux qui les nourrissent de leurs fumées. ».*

Les eaux florales, d'oranger et de rose, sont bienfaisantes en aspersion ou pour humecter les mains des invités. Le prophète recommande de mettre, avant chaque prière, ses plus beaux habits parfumés à l'eau de fleur d'oranger. Quelques gouttes d'eau de rose aromatisent les plats cuisinés, la rose a longtemps parfumé le café et le thé. Souveraine dans tout le Moyen-Orient, celle de Damas évoque les croisades, la *Rosa centifolia* pousse dans les paysages bibliques du Dadès. Elle se cueille et se fête en mai dans la vallée d'El Kelaa M'Gouna, la « vallée des roses », au sud-est de Ouarzazate. Cette rose, aux quatre cents composés volatils à l'arôme inimitable, est rare : il faut cinq tonnes de fleurs pour obtenir un kilo d'huile essentielle !

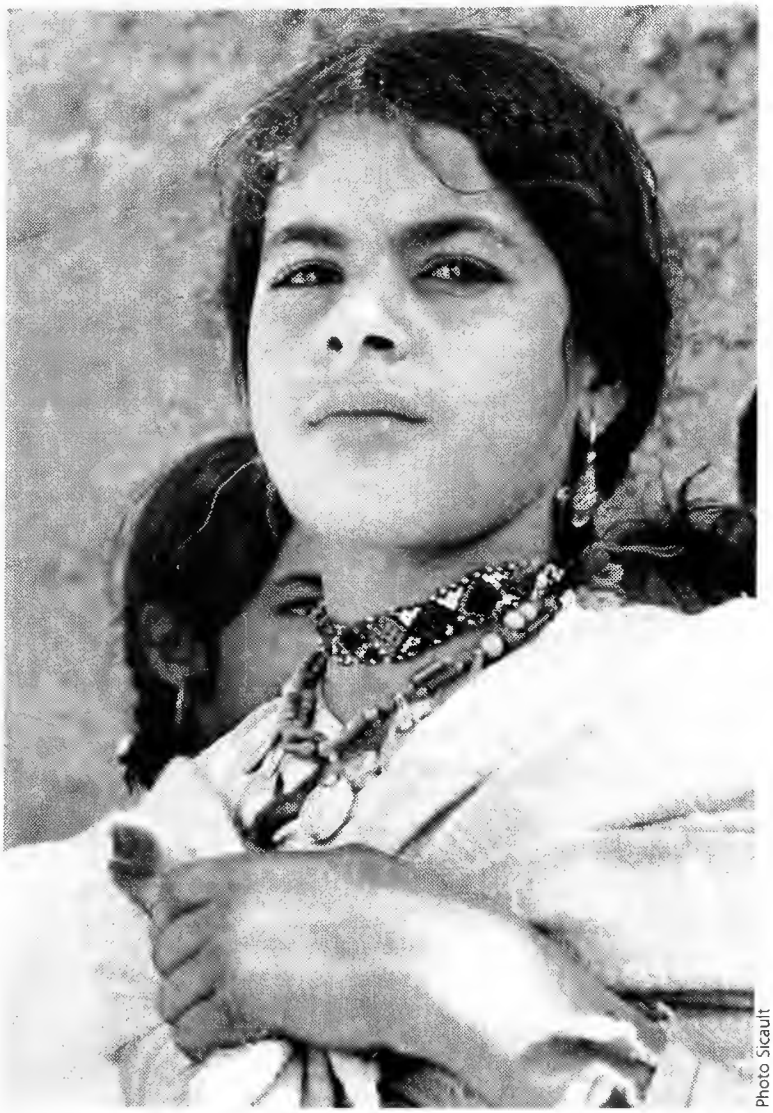


Photo Sicault

Une jeune fille des Aït-Haddou

Le hammam, au Maroc, a pour toile de fond les villes-lumière Marrakech, Fez, Rabat, qui vibrent des échanges du souk, des rumeurs de la médina. Les herboristes y proposent des conseils ancestraux, les boutiques d'apothicaires diffusent aussi leurs parfums d'épices. La fréquentation des bains se rythme sur la pratique religieuse et avant toutes les fêtes. Avant chaque prière, chaque vendredi, on se doit d'être purifié, parfumé et d'avoir la bouche assainie grâce au siouak, l'écorce de noyer qui colore de brun la lèvre inférieure des Marocaines.

Dès les premiers moments de l'islamisation, le hammam s'est imposé comme un pilier de la cité musulmane. On connaît la richesse d'une ville par le nombre de ses hammams. Sur le plan architectural, ils sont à peu près tous organisés de la même façon : une salle de repos et trois salles où la chaleur de plus en plus forte est dispensée progressi-

* E. Doutté, *Magie et religions dans l'Afrique du Nord*

vement. Le sol, de marbre poli, est chauffé par-dessous. Quand la bonne température est atteinte, on jette de l'eau dessus et la vapeur monte et s'installe. Le revêtement mural suit une technique ancestrale, un mélange de chaux teintée, lissé couche par couche et poli au savon noir avec un galet. C'est le *tadelakt* dont les reflets patinés ont séduit les décorateurs contemporains qui l'utilisent désormais dans la rénovation des riads ! Les zelliges bicolores, en camaïeux ou en contrastes, ornent vasques et bassins.

On arrive, munie de son trousseau de hammam, un seau en argent ciselé où l'on glisse le peigne en corne, le *rassoul* (argile) pour les cheveux, la pierre ponce (*mhakka*), le gant de crêpe noir (*kassa*) le savon noir de Mogador (Essaouira).

La vapeur du hammam parfumée à l'eucalyptus, la fumigation, comme l'onction, font partie des rituels fondamentaux qui associaient les parfums au culte des dieux.

On retrouve son corps, on laisse émerger ses plus intimes sensations, on devine la présence des djinns, ces esprits du hammam dont le Coran admet l'existence. Certains sont hostiles, ils se complaisent dans les endroits chauds et sombres, l'eau sale ; c'est pourquoi les hammams se doivent d'être toujours propres.

On dépose son seau près de la vasque de l'entrée, on avance petit à petit de la salle tiède vers la chambre de vapeur très chaude. La veille on avait enduit son corps d'huile d'argan qui nourrit la peau et permet une meilleure exfoliation. Cette huile est extraite du noyau du fruit de l'arganier, un arbre qui ne pousse que dans le sud-ouest marocain. Longtemps inconnu, il est maintenant célèbre grâce à l'image, désormais touristique, de la chèvre qui grimpe dans ses branches et se nourrit de ces olives dont elle rejette le noyau. Les femmes vont recueillir ces noyaux pour les torréfier à feu doux. Broyés à la main, ils donnent une farine qui, aspergée d'eau et malaxée, libère peu à peu son huile. L'huile d'argan a toutes les vertus, tous les pouvoirs : délicieusement diététique elle s'utilise dans les tajines du Sud-Marocain, riche en acides gras, elle tonifie et assouplit la peau.

La « frotteuse » ou « gommeuse » entre en action : à petits mouvements circulaires effectués avec la *kassa*, elle élimine les impuretés des pores déjà bien dilatés par la vapeur. Elle asperge ensuite le corps d'un grand seau d'eau qui débarrasse l'épiderme de ses peaux mortes. On revient dans la salle tiède où une friction d'eau fraîche resserre les

vaisseaux, affine le grain de peau, on dit que les mauvaises pensées sont évacuées avec les impuretés du corps !

L'épilation, véritable rituel de beauté, se pratique après le gommage. La femme marocaine s'épile entièrement dès son adolescence, sexe compris, la poésie érotique arabe fait référence aux effets de l'épilation complète sur le désir masculin, mais surtout, « depuis la nuit des temps, il est mal vu d'avoir des poils » dit Yasmina Zerroug. Le miel et le citron, la gomme, le sucre, chaque femme a sa recette. On chauffe ensemble ses ingrédients, on en fait une pâte malléable que l'on roule en boule et que l'on utilise à froid. La peau devient souple, soyeuse et douce au toucher. Nombreuses maintenant sont les esthéticiennes modernes qui proposent certaines de ces recettes pour épiler notamment les jambes des jeunes femmes avant l'été.

Puis, c'est l'instant délicieux du massage. Le mot masser vient de l'arabe littéraire *mass* qui signifie toucher délicatement, c'est dire que le massage est bien un art ancestral. Les masseuses n'apprennent pas une technique, elles apprennent instinctivement en regardant faire leurs aînées. La masseuse commence par se chauffer les mains puis, avec un savant mélange d'huiles aromatiques préparées dans un récipient en argile, elle procède par petits mouvements circulaires, de la plante des pieds au haut du dos, elle fait jouer les articulations, elle enveloppe le corps de ses pressions chaudes. La progression est lente, quasi spirituelle. Quand elle arrive à la tête, l'abandon est total. On rince enfin les huiles à grands jets, additionnés d'eau florale qui laissent la peau délicieusement parfumée.

La cérémonie du henné est aussi incontournable pour la future mariée que celle du hammam auquel la fiancée doit se rendre

Le Henné

Le henné n'est plus à présenter aux Européennes qui savent l'utiliser comme fortifiant ou comme teinture pour les cheveux. Trouvé déjà dans la tombe des pharaons, il est le premier colorant végétal cosmétique connu. Le *Rawsonia inermis*, l'arbre du henné, est cultivé au Maroc dans la région du Drâ et autour d'Azemmour; il est magique, une seule goutte d'eau suffit, dit-on, pour faire éclore sa fleur blanche à quatre pétales et qui embaume; il fleurit trois fois par an mais ce sont paradoxalement ses feuilles très vertes qui donnent naissance au plus rouge des colorants. Elles sont d'abord mises à sécher à l'ombre et à l'abri du vent puis on les broie au mortier et on malaxe la poudre avec de l'eau additionnée de jus de citron, de clous de girofle et de poivre. On peut y ajouter quelques gouttes d'huile d'argan. Le henné au quotidien offre ses vertus thérapeutiques au malade fiévreux; en cataplasme, il soigne aussi les coups de soleil et les rhumatismes.
Il s'applique aussi sur le corps des jeunes femmes pour lui donner une teinte dorée. Voici une recette d'Agadir: « Bien mélanger 125 g de henné rouge, le jus de deux citrons, une goutte d'eau chaude et un blanc d'œuf avant d'oindre tout le corps; laisser agir 15 minutes en veillant à ce que la pâte soit bien répartie puis rincer à grande eau. » On peut aussi malaxer du henné avec du savon noir pour se frotter au hammam, la chaleur et la vapeur fixent en deux minutes de salle chaude une légère teinte hâlée.

Photo Fresquière

Des chèvres dans un arganier

sept fois avant le mariage. La veille, du sucre (douceur) et du lait (bienvenue) sont déposés auprès du récipient qui contient le henné.

La surveillante et maîtresse des lieux du hammam aura ajouté quelques gouttes de fleur d'oranger dans celui qui est destiné à la mariée. Les femmes chantent, dansent pour attirer « de belles choses » sur la jeune fille. On allume pour elle des bougies, on répand des pétales de rose sur son chemin et on procède à son tatouage. C'est la maquilleuse professionnelle des mariées, *la matcha* (c'est son nom à Rabat) qui dessine au bâtonnet sur son visage, ses mains et ses pieds les motifs typiques de chaque ville, autrefois de chaque tribu. A main levée — si elle est experte son geste est sûr et précis — elle va dessiner arabesques et dessins symboliques qui attirent la baraka, sur des endroits du corps où l'on voit battre le sang : le poignet, la saignée du coude : de véritables dentelles qu'elle tamponnera ensuite avec du citron et du sucre pour les fixer. Elle les enveloppera enfin de bandelettes de toile pour les protéger jusqu'au mariage.

Le maquillage a besoin, lui aussi, de rituel. Chaque couleur a un sens, chaque marque est un symbole. Le rouge berbère est fabriqué de poudre de coquelicot, d'écorce de grenade, de carthame ou d'églantier, il est travaillé avec un morceau de pierre d'alun. On le trouve en godets de verre. Il se vend dans les souks de Taroudant, tout simplement déposé dans des tessons de bouteille. Pour les jeunes mariées, on doit y ajouter du miel et du safran. On l'applique en rond sur les joues, en taches bien délimitées.

Le *khôl*, de temps immémorial, parait les yeux des femmes et aussi des hommes. On connaissait ses vertus souveraines contre les ophtalmies mais on appréciait son pouvoir de séduction, une séduction immédiate. Eugène Delacroix y a été comme bien d'autres très sensible.

« Cette invention donne à l'œil un attrait tout particulier, je ne sais quoi de léonin et

d'un peu farouche qui anime ces petites mines douces et régulières. »

Mais c'est encore Baudelaire qui exalte le mieux la magie du regard oriental et du maquillage :

« Ce noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence de fenêtre ouverte sur l'infini. Le rouge qui enflamme la pommette, augmente encore la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse.

Le *khôl* s'applique au doigt ou au bâtonnet de bois, le bâtonnet traditionnel est fabriqué avec la corne de mouton. Les flacons à khôl marocains, superbes, en forme d'olive et enserrés dans une résille argentée ne se trouvent plus guère que dans les musées. Le *khôl* doit être pilé par sept petites filles pas encore nubiles, un jour où il n'y a pas de nuages dans le ciel :

« Dans un voile fin, déposer un morceau d'antimoine, deux noyaux de dattes, trois noyaux d'olives, une pierre rouge qui sert de liant. Nouer le voile, le tremper dans un récipient contenant un peu d'huile d'olive. Faire chauffer à feu doux jusqu'à obtention de cendres. Piler ensuite le tout à chaud. »

C'est une recette parmi d'autres qui peuvent aussi y mélanger la girofle, le corail et le grain de poivre.

La transmission des gestes de séduction se fait au quotidien.

« Le regard, ma fille, tout est dans le regard, souligne-le avec un léger trait de *khôl*.. Et le *souak*, frottes-en aussi bien tes dents que tes gencives. Ainsi tu auras une bouche qui ressemble à un fruit mais un fruit défendu, ne l'oublie pas. Pour tes cheveux, utilise le henné. Mélange-le bien avec des clous de girofle et quelques roses du Dadès séchées... Et ta démarche, ma fille, soigne tes chevilles, n'oublie jamais que c'est là le centre de la beauté et de la séduction ! ».

La cheville, dévoilée incidemment au cours d'une démarche voluptueuse représente, pour la Marocaine, un attrait sensuel à ne pas négliger : elle concentre sur elle en n'apparaissant que par hasard, un pouvoir de séduction discret mais efficace.

« La beauté est dans la peau, nous dit Fatima Memissi. Prends-en soin, hydrate-la, nettoie-la, parfume-la, mets tes plus beaux vêtements même s'il n'y a pas d'occasion particulière et tu te sentiras comme une reine. »

N'est-ce pas là un secret de beauté qui va plus loin que la simple coquetterie et qui invite à un véritable art de vivre, respect du corps et de l'âme ? ■

Documentation

Les secrets de beauté des femmes du Maroc

Bibliographie :
***Les secrets de beauté des femmes du Maroc* (Collectif) Plume 2001**
***Magie et religions en Afrique du Nord* Edmond Doutté 1909 et Jean Maisonneuve et Paul Geuthner, éditeurs Paris 1994.**
***Le monde arabe au féminin* Ghita El Khaiat, L'Harmattan 1988**
***Maroc, magie des lieux*. Catalogue de l'exposition de 1999 Institut du Monde Arabe.**
Fatima Memissi *Rêves de femmes, une enfance au harem*
Albin Michel 1994.

Mots croisés

Pour terminer ce numéro
si évocateur, quelques mots,
quelques images valent mieux
qu'un long discours pour
faire comprendre que ces trois pays
seront à jamais des traces
de mémoire, des piliers de vie
pour ceux qui les ont connus,
qui les ont aimés.

Mer et montagne,
Oued à sec ou qui déborde.
Toute une géographie,
Sahara ou Sahel,

C'est l'Afrique du Nord.
Romains, Berbères, Vandales,
Ou Turcs, Arabes, Européens
Imprimant leur marque
Sur les chemins et sur les villes,
Étonnamment vivante, présente.
Souvenirs, mémoire, mots croisés..

Photo Jean-Pierre Stora

25 juin 2001

A vos plumes, Chers écrivains

Mémoire d'Afrique du Nord, dans le cadre de ses cahiers a formé le projet de publier des textes, écrits tout spécialement par des écrivains adhérents de notre association. Ces textes seront réunis dans une anthologie qui prendra le nom de Mémoires d'Afrique du Nord.

Le thème général sera l'Afrique du Nord, dans la discipline que vous choisirez : souvenirs, voyages, histoire, fiction, poésie... Les textes feront une ou deux pages dactylographiées et seront accompagnés d'une courte notice biographique et de la liste de vos oeuvres.

Pour nous permettre d'affiner notre projet, nous vous demandons de nous faire connaître très rapidement votre intérêt et le sujet que vous comptez aborder.

Notre intention est de publier cette anthologie avant la fin de l'année. Compte tenu des délais d'impression, les textes devront donc nous parvenir avant le 30 septembre. Dès que nous aurons la confirmation de votre participation, nous vous enverrons une lettre vous donnant tous les détails complémentaires.

Nous espérons que vous serez séduits par notre idée et que vous serez nombreux à participer. Ainsi ce recueil sera le reflet de la diversité et de la qualité de vos talents.

Le président Jacques Augarde et moi-même vous remercions de votre aimable collaboration et vous adressons nos plus chaleureux encouragements.

Jeanine de la Hoz

Le soleil assassiné, Myriam Ben, *L'Harmattan*, 9,90 euros.

Le Désert, l'homme et la poésie : essais, poèmes et images, Edmond Reboul, postface Jean Guitton, *Presses du Midi*, 17,00 euros.

O Djelbana, Claude Balaize, *L'Harmattan*, 19,80 euros.

La Kahéna de la Courtille, Derri Berkani, *L'Harmattan*, 16,80 euros.

Un jeune homme bien élevé, Jean-Jacques Brochier, *La Différence*, 6,00 euros.

Enfin, François Carriès, *Farrago*, 18,00 euros.

C'est à Alger, Fellag, *Lattès*, 15,00 euros.

Trois romans algériens au féminin, Leïla Hamoutène, Malika Allel, Fatna Gourari, *Marsa*, 21,00 euros.

Le Soleil brille et autres nouvelles, Maurice Matéos-Ruiz, *Atlantica*, 15,00 euros.

C'est Gradiva qui vous appelle : ciné roman, Alain Robbe-Grillet, *Minuit*, 11,90 euros.

Les Pierres truquées de marrakech : avant-dernière réflexion sur l'histoire naturelle, Stephen Jay - Gould, *Le Seuil*, 23,00 euros.

Marrakech dans les palmes, André Chevrillon, *Edisud*, 18,00 euros.

Maroc, Serge Bathandier, Alessandra Bravin, Fabrice Cuzin, *Hachette Tourisme*, 23,90 euros.

100 adresses de charme au Maroc, Béatrice Nouveau, Gilles Lhote, *Filipacchi*, 15,95 euros.

Regards sur l'Algérie, l'aventure nationaliste 1954-1962 : étude historique, Philippe Aziz - *Didro*, 19,00 euros.

L'Algérie sous le régime de Vichy, Jacques Cantier, *Odile Jacob*, 24,50 euros.

L'appel de l'Afrique : les pionniers de l'Empire Colonial Français, Alain Frèrejean, Charles-Armand Klein, *Perrin*, 20,50 euros.

L'Afrique du Nord en marche : Algérie, Tunisie, Maroc 1880-1952, Charles-André Julien, *Omnibus*, 20,00 euros.

Algérie 1956-1962 : la guerre des frontières sur les barrages électrifiés, André-Roger Voisin - *Presses de Valmy*, 18,29 euros.

Tunis et les Maltais 1830-1956, Eugène Zahra - *Corollys*, 20,00 euros.

Loi d'Allah, loi des hommes, Leila Babès, Tareq Oubrou, *Albin Michel*, 19,90 euros.

Mahomet, vie du prophète, Roger Caratini, *Archipel*.

L'Islam est-il hostile à la laïcité ? Abdou Filali-Ansary, *Simbad*, 16,00 euros.

Le voyage nocturne de Mahomet : suivi de **l'Aventure de la parole**, traduction et commentaires Jamel Eddine Bencheikh, 29,00 euros.

La sagesse du judaïsme, Dan Cohn-Sherbok, *Vega*, 12,00 euros.

Algérie roman, René Ehné, *Denoël*, 13,50 euros.

L'abondance d'ouvrages parus sur l'Afrique du Nord ne nous a pas permis de faire un compte-rendu de tous les livres. En voici la présentation pour vous permettre, avant les vacances, de faire votre choix, en les feuilletant chez votre libraire.

Les Touaregs par Hélène Claudot-Hawad - *Gallimard* 13,75 euros.

L'invention des Pieds-Noirs, Eric Savarèze - *Séguier*, 18,50 euros.

Le style mauresque, Miles Danby, *Phaidon*, 39,95 euros.

Carnets politiques de la guerre d'Algérie 1954-1962, Robert Buron, *Cana*, préface Jean Offredo, 20,00 euros.

Adjani aux pieds nus : Le journal de la repentie, Michèle Halberstadt, *Calmann-Lévy*, 23,00 euros.

La cuisine marocaine... plus, Latifa Bennani - Smires, *Ed. Madriss*, 26,00 euros.

Jellabiates, Hafsa Bekri - Lamrani, *Ed. Marsam*, 7,62 euros.

Femmes d'Afrique du Nord, Cartes postales 1885-1930, Leïla Sebbar, Jean-Michel Bellorgeay, *Bleu autour* - 20,00 euros.

Méditerranées 29, Guerre et Paix dans l'Orient méditerranéen - L'Harmattan, 15,25 euros.

Sidi-Bel-Abbès - Teddy Alzieu - *Sutton*, 19,00 euros.

L'aventure de la Croisière Noire, Jacques Wolgensiger, Laffont, 22,90 euros.

Une enfance d'ailleurs : 17 écrivains racontent, réunis par Nancy Huston et Leïla Sebbar, *J'ai Lu*, 5,00 euros.